



N° 56 | novembre 2018



Édito

de Fabrice Boudjaaba, Marie Gaille,
Alexandre Gefen, DAS InSHS
François-Joseph Ruggiu, Directeur de
l'InSHS

L'InSHS s'est investi tout au long de l'année 2018 dans la conception du colloque « Tous mesureurs, tous mesurés. La science au cœur de la société ». Celui-ci s'est récemment tenu au siège du CNRS (18 et 19 octobre 2018), s'inscrivant dans un contexte plus large, scientifique et diplomatique, celui de la réforme du

OUTILS DE LA RECHERCHE

Le Bureau des longitudes (1795-1932) : pourquoi et comment ?

Le Bureau des longitudes est créé à l'initiative de l'abbé Henri Jean-Baptiste Grégoire en 1795 : l'Observatoire de Paris est alors sans direction et l'Académie royale des sciences est dispersée [p8]

ZOOM SUR...

Images en anthropologie : une écriture à part entière

Les photographies et les images animées sont aujourd'hui des expressions à part entière de la réflexion en sciences humaines et sociales qui intéressent un cercle beaucoup plus large que l'ethnologie-anthropologie [p10]

CAMPUS CONDORCET # PERSPECTIVES

Le Référentiel d'identités du Campus Condorcet : donner accès aux services et permettre à l'utilisateur de maîtriser son identité

Afin d'identifier ses usagers et de leur donner accès à un certain nombre de services, l'établissement public Campus Condorcet (EPCC) construit son référentiel d'identités, en s'appuyant sur l'identité d'origine de la personne, via les annuaires de leurs établissements [p33]

UN CARNET À LA UNE

Déjà Vu

Sur la plateforme Hypothèses depuis octobre 2014, le carnet *Déjà Vu* est une ressource essentielle pour toutes les personnes intéressées par les études visuelles [p35]

Système international d'unités [p2]

NOUVELLES DE L'INSTITUT

L'InSHS accueille un nouveau membre [p3]

VariSHS - Valorisation des Activités de Recherche des Ingénieurs SHS

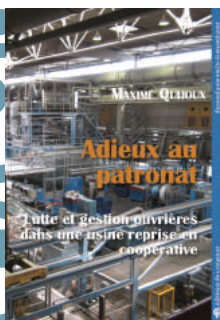
Depuis 2015, l'InSHS, conscient de l'importance des activités des ingénieurs pour la recherche en SHS, a décidé le lancement de l'outil VariSHS auprès des ingénieurs (IR, IE et AI) des BAP D, E et F [p3]

À PROPOS

Le Laboratoire d'études de genre et de sexualité a quatre ans !

Depuis le 1er janvier 2015, le Laboratoire d'études de genre et de sexualité fait collaborer en son sein des chercheurs et enseignants-chercheurs issus de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales : anthropologie, art, droit, économie, géographie, histoire, histoire de l'art, littérature(s), sciences de l'éducation, science politique et sociologie [p6]

LIVRE



Adieux au patronat, Maxime Quijoux, Editions du croquant, 2018

Le syndicalisme ouvrier en France appartient-il au passé ? Incapable d'enrayer le déclin que connaît l'industrie depuis quarante

ans, il est également confronté à une crise sur le sens de son action militante. Pourtant, loin des échecs des grandes mobilisations nationales, des syndicalistes mènent des luttes sur leurs lieux de travail [...]

voir toutes les publications

REVUE



Clio. Femmes, Genre, Histoire, revue française semestrielle (anciennement ouvre ses colonnes à celles et ceux qui mènent des recherches en histoire des femmes et du genre (toutes sociétés et toutes

périodes). Organisée autour d'un thème (études de cas, actualité de la recherche, documents, témoignages et interviews, Clio a lu, Clio a reçu), elle est attentive à la dimension pluridisciplinaire [...]

voir toutes les revues

PHOTO



Départ au petit matin de l'équipe du programme "Désert de Sechura" vers le site archéologique, le long de la plage de Nunura, sur l'océan Pacifique, à l'extrême nord du Pérou.



Édito

de Fabrice Boudjaaba, Marie Gaille, Alexandre Gefen, DAS InSHS
François-Joseph Ruggiu, Directeur de l'InSHS

L'interdisciplinarité au CNRS. Continuités et évolutions

L'InSHS s'est investi tout au long de l'année 2018 dans la conception du colloque « Tous mesureurs, tous mesurés. La science au cœur de la société ». Celui-ci s'est récemment tenu au siège du CNRS (18 et 19 octobre 2018), s'inscrivant dans un contexte plus large, scientifique et diplomatique, celui de la réforme du Système international d'unités. Conjointement avec la plupart des autres instituts du CNRS, l'InSHS a contribué à son déroulement sur un plan scientifique et à sa valorisation dans les différents supports de communication. Plusieurs chercheurs de ses équipes — historiens des sciences, philosophes, juristes, etc. — y ont proposé une intervention. Cette participation est un exemple fort de l'engagement de notre Institut dans la promotion de la démarche interdisciplinaire, qui est depuis plusieurs années l'une des priorités du CNRS.

Cette priorisation s'est traduite — et cela sera encore le cas en 2019 — par le choix d'ouvrir au concours du CNRS des postes de chargé(e) de recherche, sur des thématiques interdisciplinaires, dans des sections non-pilotées par l'InSHS et dans les commissions interdisciplinaires (CID). Cet outil de pilotage scientifique nécessite une interaction soutenue entre les Instituts et des échanges scientifiques réguliers sur les priorités scientifiques à partager et à co-élaborer, aux frontières de la connaissance. Il implique aussi une attention particulière à l'égard des chercheuses et des chercheurs qui s'engagent dans de telles démarches, quant à l'évolution de leur carrière et de leurs supports de publication.

Par ailleurs, la Mission pour l'interdisciplinarité (MI) du CNRS a été, pendant les dix dernières années, l'une des chevilles ouvrières de la promotion de cette démarche. Le présent éditorial esquisse, pour l'InSHS, un point d'étape du travail accompli dans cette Mission et de son évolution présente. La MI a travaillé à susciter et structurer des recherches interdisciplinaires impliquant des équipes des différents instituts de l'organisme. Elle a largement contribué à ce qu'aujourd'hui, les sciences humaines et sociales aient toutes leur part dans les projets interdisciplinaires. Cela s'est traduit de deux manières : soit par des projets de recherche portés par des chercheurs en sciences humaines et sociales et qui associaient des équipes venant d'autres instituts, soit par l'association d'une équipe de l'InSHS à un projet porté par un chercheur d'un autre Institut, avec toujours le souci que ce rapprochement permette aux différentes équipes et aux différentes disciplines d'espérer un accroissement des connaissances dans leur domaine respectif. Une grande attention a toujours été portée à ce qu'une discipline ne soit pas simplement le soutien à la recherche de l'autre mais tire un réel profit scientifique de cette collaboration. Très concrètement, dans cette démarche exigeante, les sciences humaines et sociales ne sont pas le supplément d'âme d'un projet mais une composante à

part entière de celui-ci, en dehors de toute logique d'acceptabilité sociétale des progrès scientifiques.

À quelques exceptions près, les sciences humaines et sociales ont été présentes dans l'ensemble des Défis scientifiques et des PEPS (Projets Exploratoire Premier Soutien) lancés par la MI depuis 2010. Les sciences humaines et sociales ont été particulièrement investies dans certains d'entre eux : le Défi S2C3 (Sciences Sociales et Cognitives des Comportements Collectifs) ou encore le défi Genre. Des liens scientifiques ont été créés avec tous les Instituts, notamment avec les sciences de l'environnement, les sciences de l'informatique et les sciences du vivant. De nombreux projets ont ainsi été soutenus autour des problématiques de la santé, du handicap, des risques naturels mais aussi des littoraux et de l'énergie. La palette des interventions dans les appels MI a donc été extrêmement large pour les sciences humaines et sociales, allant des projets d'archéologues aux sciences du contemporain.

Aujourd'hui, la Mission pour l'interdisciplinarité laisse place à la [Mission pour les Initiatives Transverses et Interdisciplinaires](#) (MITI) du CNRS qui porte déjà le programme Momentum. La MITI prépare une série d'appels thématiques, portant notamment sur la santé numérique, les risques naturels et la modélisation du vivant. Elle lance par ailleurs le programme PRISME 80, piloté par les instituts, qui vise à faire émerger de nouvelles questions scientifiques et méthodologiques sur des thématiques stratégiques pour le CNRS, et dont la mise en œuvre nécessite la mise en place de collaborations inédites entre des laboratoires issus d'au moins deux Instituts différents. En lien avec les quatre-vingts ans du CNRS, 80 projets seront sélectionnés en 2019 pour une période de deux ans. La MITI va donc continuer à accompagner les Instituts dans la mise en œuvre de l'interdisciplinarité qui reste plus que jamais un des axes majeurs de la politique scientifique du CNRS.

Il est douloureux d'achever cet éditorial en évoquant le décès récent d'Enric Porqueres i Gené. Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, il a été, pendant trois ans, chargé de mission à l'Institut des sciences humaines et sociales du CNRS pour le suivi des unités d'anthropologie. Spécialiste reconnu et respecté de l'anthropologie de la parenté, il a été un collègue ouvert, disponible, efficace, et très soucieux du meilleur devenir possible pour sa discipline et pour tous ceux dont il avait la responsabilité. Nous avons toutes et tous une pensée très émue pour sa famille et pour ses proches.

Fabrice Boudjaaba, Marie Gaille, Alexandre Gefen,
DAS InSHS, **François-Joseph Ruggiu,** Directeur de l'InSHS

L'InSHS accueille un nouveau membre

Jean-Christophe Villain



Jean-Christophe Villain a intégré l'InSHS en septembre dernier. Chargé de la valorisation de la recherche, il accompagne la valorisation et le transfert des résultats de la recherche en SHS vers le monde socio-économique et, à ce titre, participe à l'organisation du salon *Innovatives SHS* 2019. Diplômé en sciences de l'information et de la communication ainsi qu'en informatique (systèmes de gestion de bases de données et conception de sites Internet), Jean-Christophe Villain s'est particulièrement inté-

ressé à la sémiologie (identité visuelle des organisations, cinéma et photographie) ainsi qu'à la notion de « don » en psychosociologie et anthropologie. Après avoir exercé dans le secteur privé (agences conseil en communication institutionnelle et grands groupes, notamment Johnson & Johnson), il a intégré le CNRS à la Direction de l'innovation et des relations avec les entreprises (DIRE) en 2015. À la DIRE, il a collaboré à l'organisation du salon *Innovatives Big Data* qui a eu lieu en octobre 2016, a mené l'enquête annuelle sur la création de start-up et fut chargé de la production des indicateurs de la valorisation et des partenariats industriels (déclarations d'invention, brevets, licences, accords-cadres, laboratoires communs, etc.).

Jean-Christophe.VILLAIN@cnrs.fr

VariSHS - Valorisation des Activités de Recherche des Ingénieurs SHS

Depuis 2015, l'InSHS, conscient de l'importance des activités des ingénieurs pour la recherche en SHS, a décidé le lancement de l'outil VariSHS auprès des ingénieurs (IR, IE et AI) des BAP D, E et F.

L'outil VariSHS, à l'instar de RIBAC pour les chercheurs, permet aux ingénieurs de décrire leurs activités et leurs compétences dans leurs domaines, qu'il s'agisse de recherche, d'enseignement, de communication, de documentation, d'édition, de valorisation, de collectes de données, de bases de données, de développement d'applications, de constitution de corpus, d'archives, de sites web, d'expertises, d'animation de réseaux, etc.

Comme pour RIBAC, VariSHS ne constitue en aucun cas un outil d'évaluation comme le dossier de carrière car il n'a pas vocation à analyser des fonctions individuelles, mais s'inscrit dans un projet de valorisation collective de la filière des ingénieurs. En effet, pour la première fois, VariSHS a permis de prendre en compte les activités des ingénieurs dans la construction des indicateurs collectifs de l'activité scientifique de l'InSHS (voir les chiffres clés en ligne). La saisie des données dans VariSHS se fait sur la base du volontariat. Toutes les informations sur la campagne VariSHS en cours sont en ligne.

Qu'apporte VariSHS aux ingénieurs des laboratoires de l'InSHS ?

Nous avons demandé à trois ingénieurs aux profils très différents et ayant adhéré spontanément à ce projet de valorisation collective de bien vouloir répondre à quelques questions concernant leur démarche. **Anna Egea** est ingénieur d'études classe normale (IECN), chargée des ressources documentaires. **Françoise Blum** est ingénieur de recherche hors classe (IRHC) en production, traitement et analyse de données. **Christian Dury** est ingénieur d'études classe normale (IECN), spécialiste des systèmes et techniques audiovisuels et multimédia.

Il ressort de cet entretien que VariSHS contribue de façon inédite à répondre à un fort besoin de reconnaissance, de la part des ingénieurs, dans l'activité et la production scientifique de l'InSHS, tout en permettant d'observer tant la richesse que les évolutions des compétences et des pratiques au sein des métiers de la recherche.

Glossaire

IR : Ingénieur de recherche

IE : Ingénieur d'études

AI : Assistant ingénieur

BAP D : Sciences Humaines et Sociales

BAP E : Informatique, Statistiques et Calcul scientifique

BAP F : Culture, Communication, Production et diffusion des savoirs

À quelle unité appartenez-vous ?

Anna Egea – Je suis documentaliste au [Centre de sociologie des organisations](#) (CSO, UMR7116, CNRS / Sciences Po Paris).

Françoise Blum – Je suis membre du [Centre d'histoire sociale du ^{xx}e siècle](#) (CHS, UMR8058, CNRS / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne).

Christian Dury – Je travaille au sein de la [Maison des Sciences de l'Homme Lyon St-Etienne](#) (MSH LSE, USR2005, CNRS / Université Lumière Lyon 2 / Université Jean Moulin Lyon 3 / Université Claude Bernard Lyon 1 / Université Jean Monnet de Saint-Etienne / ENS de Lyon / Sciences Po Lyon).

Comment définiriez-vous votre métier au CNRS ?

Anna Egea – Je collabore avec les chercheurs de mon unité sur les volets documentaires de leurs projets de recherche. Pour l'essentiel, je dépouille de la documentation, je constitue des bases de données bibliographiques et je conduis des analyses bibliométriques visant à décrire un domaine de la littérature. Je les forme également à manier les outils documentaires.

Françoise Blum – Je combine un mi-temps ingénierie (sites web, bases de données, numérisations d'archives, valorisation médiatique, expositions virtuelles) et un mi-temps recherche en histoire de la décolonisation et des premières années des indépendances africaines. J'encadre également, depuis que j'ai obtenu une habilitation à diriger des recherches (HDR), des travaux d'étudiants (thèses et Masters). Je considère par ailleurs que les deux parties de mon travail s'enrichissent l'une l'autre.

Christian Dury – Je suis réalisateur audiovisuel au service des projets de recherche en SHS sur le territoire Lyon St-Etienne. J'accompagne les équipes de recherche de la MSH LSE avec des réalisations de films scientifiques et de films de communication, des observations filmées ou des constitutions de corpus vidéo. Je m'intéresse particulièrement aux usages et aux méthodologies de travail qui articulent image animée et recherche en sciences humaines et sociales, en proposant notamment des formations autour des outils de prise de vue, de captation, de prise de son et de montage vidéo.

Comment avez-vous connu VariSHS et depuis combien d'années remplissez-vous l'outil ?

Anna Egea – J'ai connu VariSHS car je suis correspondante IST pour mon unité. Je le remplis depuis sa création.

Françoise Blum – Je crois que c'est ma collègue Rossana Vaccaro, membre du Conseil scientifique de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales, qui m'en a parlé la première fois. J'ai tout de suite adhéré au projet et j'ai rempli VariSHS dès ses débuts.

Christian Dury – J'ai connu l'outil par l'intermédiaire de Christine Kosmopoulos qui est dans nos locaux. J'ai commencé à remplir le questionnaire en 2016. J'ai participé à une session de formation sur l'outil en 2017.

En quoi vous sentez-vous concerné par VariSHS ?

Anna Egea – Je suis sensible à l'argument avancé lors de l'ouverture de l'outil : donner à voir les activités des ingénieurs afin de compléter la connaissance globale de l'activité du CNRS et dépasser la seule connaissance des activités des chercheurs avec RIBAC. Par ailleurs, je saisis cette occasion pour prendre du recul, penser mon activité d'une manière différente, à travers la structure et les thématiques de l'application. Cela m'aide à visualiser ce que je fais et me donne une idée de ce que l'institution souhaite valoriser. Ce que je glane en remplissant VariSHS nourrit sûrement, même de manière un peu inconsciente, mes réflexions sur l'évolution de mon poste et des services que je mets ou pourrais mettre en œuvre.

Françoise Blum – VariSHS donne une visibilité aux divers travaux des ingénieurs souvent sous-estimés, sous-valorisés par les chercheurs et les directions des laboratoires, qui pratiquent parfois des formes d'entre-soi. Or, ces travaux sont, incontestablement, une part importante des productions du CNRS et contribuent donc à valoriser l'institution elle-même. VariSHS me semble être l'outil nécessaire pour rendre justice non seulement à ces travaux, mais aussi à l'originalité de la fonction elle-même qui, pour le meilleur, concilie connaissances techniques et scientifiques, ce qui me semble essentiel à l'ère numérique. D'autre part, le système d'évaluation des ingénieurs par les Commissions administratives paritaires (CAP) contribue à invisibiliser ces travaux qui, quand ils comprennent une partie recherche, et en tout état de cause dans leurs aspects scientifiques, mériteraient plutôt d'être évalués par une instance du type comité national. Les directions de laboratoires ont parfois du mal à concéder une légitimité aux aspects scientifiques du travail des ingénieurs, en fonction de préjugés hiérarchiques ou d'une vision trop binaire. Même si l'idéal serait une transformation du mode d'évaluation, VariSHS joue incontestablement un rôle positif.

Christian Dury – En tant qu'ingénieur, j'ai besoin de moments dans l'année où je réfléchis sur mes objectifs et mes perspectives à court et moyen terme. L'outil VariSHS me permet de faire le point sur l'année écoulée et de mettre à plat toutes mes activités en

cours ou finies. L'outil est enfin aussi un bon moyen pour faire remonter collectivement toute l'activité des BAP D, E, F souvent méconnue des chercheurs.

Selon vous, qu'est-ce qui est le plus motivant pour remplir VariSHS ?

Anna Egea – Cela me permet de faire un retour sur une année d'activité et de produire un document de synthèse diffusable auprès de ma hiérarchie. De plus, symboliquement, je trouve qu'il faut saisir cette opportunité de rendre visibles l'étendue et la variété de nos activités comme le font les chercheurs en remplissant RIBAC.

Françoise Blum – Incontestablement, la visibilité donnée par VariSHS aux travaux des ingénieurs.

Christian Dury – Remplir VariSHS est un bon moyen pour faire connaître son métier à notre Institut et aux chercheurs qui ont du mal à apprécier les champs de compétences des ingénieurs en sciences humaines et sociales. Cela permet aussi de mettre à jour les dossiers administratifs et facilite grandement la préparation du dossier de carrière et des dossiers de concours.

Pensez-vous que VariSHS donne plus de visibilité aux compétences et à la diversité des travaux des ingénieurs ?

Anna Egea – J'imagine et j'espère que les acquis de VariSHS sont mobilisés dans les instances de décision pour défendre le bilan du CNRS et les compétences du personnel administratif. Par ailleurs, c'est un outil de travail interne en lien avec notre hiérarchie qui, me semble-t-il, alimente la perception qu'elle peut avoir de notre positionnement, de notre expertise, etc.

Françoise Blum – Oui tout à fait, comme je l'ai développé plus haut.

Christian Dury – Lors des journées professionnelles de présentation de projets en BAP F, la constitution de notre branche est ainsi présentée sous forme de graphe (nombre de postes, localisation géographique, etc.). Je suppose que ces données pourraient s'enrichir avec VariSHS en ciblant notamment la richesse des activités et la spécificité des missions des ingénieurs.

Le travail de description dans VariSHS vous aide-t-il à mieux valoriser la diversité de vos activités ? Si oui, comment et dans quels contextes ?

Anna Egea – En fait, cela m'aide surtout à réfléchir, avec ma direction, à l'évolution de mon poste en fonction des attentes du CNRS formulées dans l'application. Par exemple, le recensement de produits de diffusion — types sites web ou blogs — les cours, les publications, etc. montrent qu'il s'agit de productions à valeur ajoutée.

Françoise Blum – VariSHS m'apparaît surtout comme un complément d'un dossier de carrière qui, étant donné l'espace imparti — dérisoire et absolument insuffisant —, ne permet aucunement de rendre compte de l'ensemble des activités et peut ainsi provoquer des formes de frustration. Il me semble d'ailleurs que des possibilités d'import/export de l'un à l'autre pourraient être souhaitables mais il faudrait pour cela que le dossier de carrière change de format. Ceci dit, bien entendu, l'un ne doit pas être confondu avec l'autre, VariSHS ne faisant pas partie des procédures d'évaluation, ce qui est d'ailleurs heureux.

Christian Dury – VariSHS permet de structurer la pluralité de mes champs d'intervention (gestion de projet, écriture de scénario, production de vidéos, formations, interventions publiques...).

Vous savez sans doute que VariSHS n'a pas vocation à faire le recensement de toutes vos activités, cependant, avez-vous des suggestions d'ajouts d'activités ?

Anna Egea – Je n'ai pas d'idée. Pour ma part, je suis souvent gênée par des intitulés flous. Par exemple, quand vous parlez de constituer des bases de données ou des corpus... Quand je fais une extraction du *Web of Science* pour nourrir un état de l'art sur un pan de la littérature, est-ce que c'est une base de données ? Souvent, j'ai l'impression que ce qui est valorisé sont des activités d'envergure. Seule documentaliste dans mon unité, mes projets sont modestes. En revanche, ils sont très intriqués dans les projets de recherche et je ne sais pas si VariSHS capte vraiment cet aspect-là. Il me semble toutefois que c'est sa vocation, voir comment les ingénieurs contribuent à la recherche.

Françoise Blum – Non.

Christian Dury – Il manque toute l'activité autour des réseaux sociaux, notamment l'alimentation d'un compte professionnel (Twitter, Facebook...). Sans doute cela pourrait-il être ajouté à la rubrique *Sites WEB, Blogs, Wikis* ?

Quels seraient, selon vous, les arguments pour convaincre vos collègues de remplir VariSHS ?

Anna Egea – VariSHS aide au pilotage en portant à la connaissance de l'InSHS nos activités et nos productions. C'est aussi un levier de valorisation interne au laboratoire.

Françoise Blum – La visibilité donnée à leurs travaux et le surcroît de légitimité y afférant.

Christian Dury – L'outil permet de faire remonter à notre direction des spécificités de travail ou des changements dans les profils de poste. Collectivement, en remplissant VariSHS, il est possible d'obtenir des données objectives sur l'évolution des pratiques, de faire apparaître de nouveaux besoins mais aussi de mettre en évidence de nouvelles compétences. VariSHS est peut-être à l'initiative de la création du métier d'animateur de communauté (BAP F). C'est aussi, en tout cas, un bon moyen pour structurer son activité et préparer des dossiers de carrière ou des interventions publiques.

Êtes-vous au courant de l'expérimentation HAL/VariSHS ? pour importer automatiquement les métadonnées de HAL dans VariSHS ? Avez-vous un IdHAL ?

Anna Egea – J'ai un IdHAL. Non, je ne suis pas au courant de cette expérimentation. J'ai juste suivi le côté HAL-RIBAC.

Françoise Blum – Non. Je viens de le découvrir et je m'en réjouis. Je n'ai pas de IdHal mais je vais de ce pas réparer cet oubli.

Christian Dury – J'ai vu cette « option » dans la version de 2017. J'ai donc ouvert un IdHAL et j'ai déposé quelques réalisations audiovisuelles mais je ne suis pas allé plus loin dans l'importation automatique dans VariSHS. Je crois que je n'y suis pas arrivé (la validation de mes dépôts a pris du temps et mon VariSHS était déjà rempli).

Avec le recul, que diriez-vous que Vari-SHS vous a apporté ?

Anna Egea – Comme je l'ai dit, je trouve que l'apport symbolique est déjà important. Le CNRS, ce ne sont pas que des chercheurs, ce

sont aussi des ingénieurs qui produisent du savoir et des connaissances, en plus de leur contribution aux activités de recherche des chercheurs. C'est aussi l'occasion de porter un regard réflexif sur notre activité, avec une grille de lecture différente de celle que l'on mobilise lors de l'entretien annuel au printemps.

Françoise Blum – La satisfaction de voir mes travaux pris en compte, au-delà de toute évaluation. Cela induit une forme de reconnaissance.

Christian Dury – Une meilleure clarté dans mes projets (segmentation) avec une aide précieuse pour présenter mon métier et mes activités.

► Retrouver en ligne l'article *Bilan du test pilote Varishs 2015 (Valorisation des Activités de Recherche des ingénieur(e)s en shs)*, Lettre de l'InSHS n°45, janvier 2017, p3.

Propos recueillis par Michèle Dassa et Christine Kosmopoulos

Composition du Comité scientifique et technique de VariSHS

► François-Joseph Ruggiu, directeur de l'InSHS, co-président du comité scientifique et technique RIBAC, co-président du comité scientifique et technique VariSHS.

► Cécile Michel, présidente du Conseil Scientifique de l'InSHS, co-présidente du comité scientifique et technique RIBAC, co-présidente du comité scientifique et technique VariSHS.

► Michèle Dassa, IR BAP F, responsable observatoire RIBAC/VariSHS, InSHS, Paris.

► Caroline Heid, IR BAP D, ingénieure de recherche en analyse des sources, Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT, UPR841, CNRS), sections 32 et 35, Paris. Éluée en section 32.

► Christine Kosmopoulos, IR BAP F, ingénieure de recherche en édition numérique et information scientifique, Géographie-cités (UMR8504, CNRS / Université Paris Diderot / Université Paris 1 Panthéon Sorbonne), Section 39, Paris.

► Aimée Lahaussais, IR BAP D, ingénieure de recherche en analyse de sources, Histoire des Théories Linguistiques (HTL, UMR7597, CNRS / Université Paris Diderot / Université Sorbonne nouvelle Paris 3), section 34, Paris.

► Sylvie Laurens, IR BAP F, responsable de communication, Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme (MMSH, UMR3125, CNRS / AMU), sections 32 et 39, Aix-en-Provence.

► Armelle Leclerc, IE BAP F, chargée de communication, InSHS, Paris.

► Carole Le Cloier, IE BAP F, secrétaire d'édition, Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et comparative (Idemec, UMR7307, CNRS / AMU), sections 38, Aix-en-Provence. Éluée en section 38 et CID 50.

► Rossana Vaccaro, IR BAP F, Centre d'histoire sociale du XXe siècle (CHS, UMR8058, CNRS / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), membre du Conseil Scientifique de l'InSHS et membre du Comité Scientifique et Technique RIBAC, section 33, Paris.

contact&info

► Michèle Dassa,
InSHS-CNRS

Michele.DASSA@cnrs-dir.fr

► Christine Kosmopoulos,
Géographie-cités

christine.kosmopoulos@parisgeo.cnrs.fr

Le Laboratoire d'études de genre et de sexualité a quatre ans !

Depuis le 1^{er} janvier 2015, le **Laboratoire d'études de genre et de sexualité** (LEGS, UMR8238, CNRS / Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis / Université Paris Nanterre) fait collaborer en son sein des chercheuses/chercheurs et enseignant(e)s-chercheurs(ses) issus de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales : anthropologie, art, droit, économie, géographie, histoire, histoire de l'art, littérature(s), sciences de l'éducation, science politique et sociologie. Philosophie et psychanalyse font aussi partie du champ de compétences de certains enseignant(e)s-chercheurs(ses) de l'équipe. Le LEGS espère encore élargir sa palette disciplinaire dans un proche avenir.

C'est que les études de genre ne sont pas une discipline mais bien un vaste champ de recherche, qui a pour objet l'étude des modes de construction, de représentation et d'inscription variées des hiérarchies, des identités et des différences de sexe et de sexualité, ainsi que les tentatives de transgression, de déstabilisation ou d'abolition de celles-ci, dans les sociétés, les cultures, les institutions, les discours et les textes.

La question des constructions du genre et des rapports de sexe concernant à un titre ou à un autre l'ensemble des pratiques sociales et symboliques, publiques et privées, collectives et individuelle, elle requiert, pour être traitée adéquatement, la collaboration de savoirs et d'approches multiples. Au LEGS, nous tentons de relever le défi d'une pluridisciplinarité, voire d'une interdisciplinarité, à large spectre, en faisant dialoguer et travailler ensemble les humanités, les sciences humaines et sociales et les arts. En ce sens, nous ne sommes pas seulement un jeune laboratoire consacré à un champ de recherche encore émergent en France, quoique soutenu avec vigueur par l'InSHS du CNRS depuis un peu moins de dix ans. Nous sommes aussi, de fait, l'un des rares laboratoires de l'interdisciplinarité en acte en SHS. C'est ce qui nous distingue des nombreux laboratoires SHS qui comportent aujourd'hui, et parfois depuis longtemps, un axe « Genre » dans leur programme scientifique, qu'il s'agisse de laboratoires de sociologie, d'études politiques, d'histoire, d'anthropologie ou d'études littéraires.

À la variété des approches et des langages disciplinaires parlés au sein du LEGS s'ajoute aussi une diversité de points de vue théoriques et politiques sur le genre et les sexualités, qui résulte en partie de la réunion dans une même équipe de courants théoriques et épistémologiques demeurés longtemps dans l'ignorance et la méfiance les uns des autres. Au LEGS, nous sommes bien décidés à faire de cette double difficulté une richesse. Entre réflexion théorique sur les différentes manières dont a été pensée l'articulation entre genre et sexualité ou encore sur ce que les études de genre peuvent dire du grand partage épistémologique entre « nature » et « culture » — qui a longtemps fondé la distinction entre sciences dites exactes et sciences humaines et sociales — et recherches empiriques sur les modes d'imbrication entre différents paradigmes de la domination tels qu'ils opèrent dans les rapports sociaux de classe, de race et de genre ; entre travail critique sur la conservation patrimoniale et ses effets en histoire de l'art et approche à la fois théorique et pratique de la question du *care* à travers l'étude des formes contemporaines

de la domesticité, voire celle du **traitement social et culturel des déchets**, nous multiplions les questions et les champs d'investigation, sans jamais viser à l'unité de la théorie ni à la traductibilité parfaite, les uns dans les autres, de nos différents langages disciplinaires. On a beaucoup parlé, dans les médias, de la fameuse « théorie du genre ». À travers un babelisme assumé et travaillé, nous voulons faire la preuve qu'il n'y a pas une et une seule théorie du genre, mais bien des tentatives multiples de théorisation qui s'éclairent et s'enrichissent l'une l'autre même lorsqu'elles se contredisent en partie.

UNIVERSITÉ PARIS8
VINCENNES-SAINT-DENIS

INSCRIPTION OBLIGATOIRE
COLLOQUECARE2016@GMAIL.COM

Colloque international

16 et 17 juin 2016, de 9h à 17h30

Colloque international organisé par l'UMR LEGS (CNRS-Université Paris 8 Saint-Denis-Université Paris Ouest) avec le soutien de la MSHPN, du conseil scientifique de l'Université Paris 8 et de l'UMR ISJPS (CNRS-Université Paris 1 Panthéon Sorbonne)

Comité d'organisation : Patricia Paperman, Kamila Bouchemal, Fabienne Brugère, Sandra Laugier, Pascale Molinier

L'éthique du care : nouvelles questions, nouvelles frontières

10 ans après *Le souci des autres*

Legs

UMR 8238

UMR 8238

UMR 8238

Maison des sciences de l'homme Paris-Nord

Auditorium, 1er étage. Accès par ascenseur
20 avenue George Sand, 93210 Saint-Denis

Pour ce zoom sur nos activités, nous avons choisi de présenter deux projets de recherche en cours qui font chacun collaborer une large palette d'approches et un grand nombre de nos chercheuses et chercheurs.

Genre et sexualité en migration. « Laisser la parole » sans « parler à la place »

Pour mener à bien ce projet réalisé avec le soutien financier de l'Université Paris Lumières, le LEGS a associé à ses recherches le Musée national de l'histoire de l'immigration (MNH) et l'Institut national de l'audiovisuel (Ina). Interdisciplinaire et international, le programme réunit un collectif composé de sociologues, d'anthro-

pologues, de politistes, d'historiens, de littéraires (dont le point de vue sur la construction et l'analyse des récits peut s'avérer précieux) ainsi que d'une artiste. Si la majorité d'entre eux est rattachée au LEGS, un sociologue travaille à l'Université de Kingston (Royaume-Uni), une anthropologue à l'Université de Chicago et une historienne à l'Université Rutgers.

Ce projet pose comme hypothèse que les représentations sur le genre et la sexualité des migrants influencent les politiques migratoires des États, notamment de l'État français, et contribuent à la production de différences marquées entre « nationaux » et étrangers ». Or, ces représentations sont très largement construites sur des présupposés, des peurs collectives et des stéréotypes. Cette recherche vise ainsi à confronter à ces représentations stéréotypées les récits, souvent effacés ou marginalisés, des personnes migrantes. L'un des enjeux du projet, lisible dans le sous-titre « laisser la parole sans parler à la place », est non seulement de saisir des points de vue minoritaires, afin de les analyser pour eux-mêmes, mais aussi de comprendre la fabrique d'une action publique spécifique.

Le premier défi à la fois épistémologique et empirique a été de (re) constituer des corpus de récits du genre et de la sexualité en migration énoncés par les personnes concernées. Un premier groupe de chercheuses et chercheurs est ainsi en train de procéder à une ethnographie des interprètes-médiateurs(trices) de l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides (OFPRA) et de la Cour Nationale du Droit d'Asile (CNDA), qui traduisent — et parfois conseillent — les migrants sexuels demandant l'asile et participent ainsi à la production de leurs discours. Parallèlement, deux fonds d'archives sont explorés. Le fonds « Ménie Grégoire », conservé aux Archives régionales d'Indre-et-Loire, réunit plus de 100 000 lettres de « personnes ordinaires » écrites entre 1967 et 1981, parmi lesquelles non seulement des femmes étrangères mais aussi des femmes françaises vivant avec ou aimant des hommes étrangers. D'autre part, l'Ina est dépositaire du « Fonds Mosaïque », inaccessible jusqu'à sa numérisation récente et jamais dépouillé à ce jour, constitué de 350 heures d'une émission télévisée de divertissement, diffusée de 1974 à 1981 et destinée aux immigrants pour les inciter à retourner vivre dans leur pays d'origine.

Les résultats de cette recherche en cours sont d'ores et déjà diffusés dans des formes classiques mais le seront aussi dans une exposition mêlant documents historiques et productions scientifiques visuelles, prévue en 2020.

World Gender. Les traductions culturelles et politiques du genre et des études de genre

Le LEGS a lancé une initiative internationale qui a abouti à la création d'un IRN (*International Research Network*), soutenu par l'InSHS, qui a pour but de contribuer à la compréhension des voyages des concepts et des brassages des idées autour du genre. Il s'agit d'analyser la façon dont la notion de genre est maniée dans des contextes sociaux, politiques et culturels différents, et dont les études de genre se sont développées dans ces contextes divers. Nous avons ainsi choisi des aires culturelles incluant les pays nordiques (l'université d'Helsinki), le sud de l'Europe (l'université de Barcelone), le sud de la Méditerranée (l'université Hassan II-Casablanca), le continent nord-américain (les universités Cornell et Duke) et l'Europe de l'Ouest (l'université de Leeds au Royaume-Uni et la France).

Comme pour tout concept, on a tendance à conférer au concept

de genre un sens et une valeur universels. Pourtant, le genre et les études de genre sont envisagés de façons très diverses selon le contexte social, politique et culturel de l'aire dans laquelle ils se développent. Afin d'étudier la portée, le sens et les usages du « genre » et des « études de genre » par-delà les frontières, ainsi que leurs effets politiques, nous mobilisons la notion de traduction culturelle, comprise comme une théorie et une pratique qui révèle les limites des discours hégémoniques et universalisants, et aide ainsi à « situer » la connaissance dans des contextes précis. Cette approche permet de comprendre que le « genre » n'est pas un concept applicable universellement selon des paramètres fixés d'avance mais, qu'au contraire, la notion de genre se trouve modifiée et enrichie lorsqu'elle est employée dans des contextes politiques et culturels et dans des langues différents.

Les actions que notre Réseau entend mener à bien entre 2019 et 2022 (avec l'idée de s'ouvrir à d'autres aires géographiques dans une deuxième phase) comprennent plusieurs rencontres scientifiques et des publications internationales, ainsi que la mise au point d'un dictionnaire numérique multilingue portant sur les concepts utilisés dans les recherches sur le genre et la sexualité. Ce dictionnaire n'aura pas pour but de proposer des traductions adéquates entre les langues mais plutôt d'analyser, à la façon du *Dictionnaire des intraduisibles* rédigé sous la direction de Barbara Cassin, ce qui résiste à la traduction d'un contexte à l'autre. L'idée est de prendre la mesure des difficultés et des différences significatives qui surgissent à l'heure de la généralisation et de l'internationalisation du genre comme outil d'analyse.

Anne E. Berger, Caroline Ibos et Marta Segarra



contact&info

► Anne E. Berger,
LEGS

anne.berger@legs.cnrs.fr

► Pour en savoir plus
<http://legs.cnrs.fr>

OUTILS DE LA RECHERCHE

Le Bureau des longitudes (1795-1932) : pourquoi et comment ?

Martina Schiavon est coordinatrice générale du projet ANR Le Bureau des longitudes (1795-1932) : de la Révolution française à la Troisième République / 2016-2020. Laurent Rollet est coordonnateur associé et membre du comité de pilotage du projet BSN5 Numérisation des Procès-verbaux du Bureau des longitudes, 1795-1932. Tous deux sont maîtres de conférences en épistémologie, histoire des sciences et des techniques à l'Université de Lorraine et membre des *Archives Henri Poincaré - Philosophie et Recherches sur les Sciences et les Technologies* (AHP-PreST, UMR7117, CNRS / Université de Lorraine / Université de Strasbourg) et de la *Maison des Sciences de l'Homme Lorraine* (MSH Lorraine, USR3261, CNRS / Université de Lorraine).

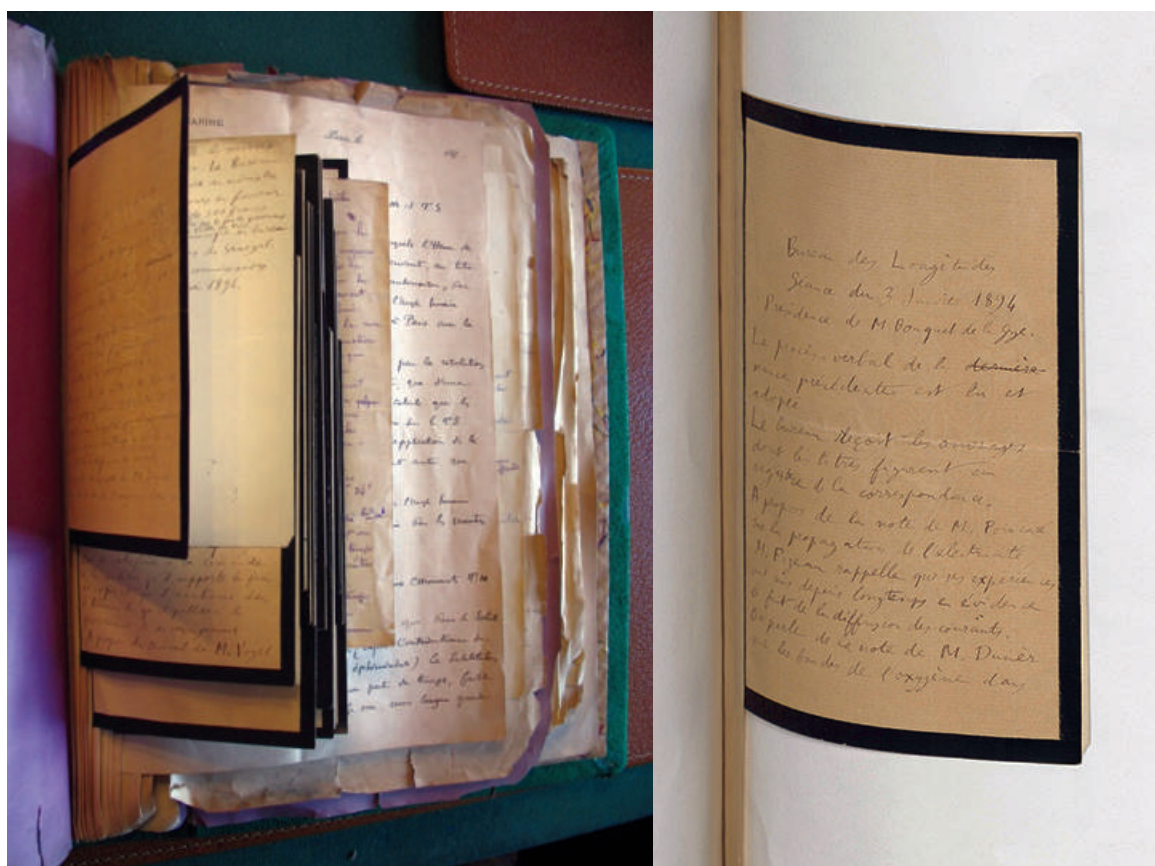


Figure 1 - À gauche, les procès-verbaux avant numérisation (documents reliés sur onglet) © Bureau des longitudes.
À droite, la première page de l'image de gauche après numérisation obtenue en assurant la planéité des documents et leur lisibilité grâce à l'usage de caches, sans forcer sur les reliures, et en réduisant au minimum la pression exercée sur les volumes (« Bureau des Longitudes - Séance du 3 janvier 1894 », Les procès-verbaux du Bureau des longitudes, consulté le 8 octobre 2018).

Le Bureau des longitudes est créé à l'initiative de l'abbé Henri Jean-Baptiste Grégoire en 1795 : l'Observatoire de Paris est alors sans direction et l'Académie royale des sciences est dispersée. L'abbé Grégoire recompose ainsi une sorte de petite *académie des sciences astronomiques* à laquelle il confie des missions dont l'utilité n'est pas mise en discussion par le régime révolutionnaire : le Bureau des longitudes aura la charge de diffuser le système métrique, de calculer et de publier les éphémérides, des tables qui sont alors indispensables pour la navigation. De fait, le Bureau acquiert la tutelle de l'observatoire de l'École militaire et de l'Observatoire astronomique de Paris : au cœur de tout le réseau cartographique français, l'observatoire astronomique est, à ce moment, un lieu fédérateur des savoirs et jouit d'un prestige scientifique et politique important.

Le nom de « bureau » assimile cette institution aux administrations techniques créées sous la Révolution, tel le Bureau de consultation pour les Arts (1791-1796). Le Bureau des longitudes constitue donc un comité à la disposition de l'État auquel il propose des expertises scientifiques et techniques. À cet effet, le Bureau des

longitudes publie depuis sa création un Annuaire propre « à régler ceux de la République ». Si, dans son discours officiel, Grégoire utilise un nom qui évoque le *Board of Longitude* britannique (1714-1828) et sollicite explicitement la reprise de « la maîtrise de la mer aux Anglais », il s'avère que, son nom mis à part, l'institution parisienne n'exercera pas les mêmes fonctions que son homologue britannique.

Au regard de l'histoire, le Bureau des longitudes hérite d'une conception unificatrice des savoirs de l'observatoire astronomique du XVIII^e siècle centrée sur l'interaction entre méthodes, pratiques, théories et instrumentation. Au début du XX^e siècle, le Bureau des longitudes couvre ainsi un vaste spectre de disciplines allant de l'observation astronomique à la mécanique céleste, de l'hydrographie et de la géodésie à la métrologie, de l'instrumentation aux sciences de la Terre. Aujourd'hui encore, cette institution a, parmi ses compétences, la responsabilité scientifique de publier les éphémérides ; il encourage et diffuse les connaissances scientifiques et technologiques et s'intéresse aux sciences de l'Univers et de l'Espace.

Le Bureau des longitudes a, jusqu'ici, été assez peu étudié par les historiens. C'est sur la base de ce déficit historiographique que les Archives Henri-Poincaré - Philosophie et Recherches sur les Sciences et les Technologies et la Maison des Sciences de l'Homme Lorraine se sont associés au Bureau des longitudes et à l'Observatoire de Paris pour numériser l'intégralité des procès-verbaux rédigés entre 1795 et 1932 et initier un vaste programme de recherche (Figure 1). L'entreprise de numérisation s'est achevée en 2016 avec la mise en ligne d'un [site web dédié](#) qui permet de consulter les procès-verbaux avec leur transcription.

Le travail de valorisation des procès-verbaux s'est prolongé au sein d'un programme plus élargi d'études et de recherche intitulé « [Le Bureau des longitudes \(1795-1932\) : de la Révolution française à la Première République](#) », qui est financé, depuis septembre 2016, par l'Agence Nationale de la Recherche. Dans ce cadre, nous avons pu compléter la transcription des procès-verbaux et mettre en œuvre une valorisation historique et scientifique de ces archives (Figure 3). Pour ce faire, ce projet ANR réunit une équipe interdisciplinaire de trente-quatre chercheurs français et étrangers qui a pour ambition d'analyser les influences réciproques entre les sciences, les techniques et ses diverses manifestations « extérieures », qu'elles soient sociales, pratiques, économiques, culturelles ou politiques, en s'appuyant sur le corpus numérisé des procès-verbaux et en se proposant de l'exploiter.

Ces procès-verbaux constituent un fonds d'archives exceptionnel car ils offrent à l'historien un calendrier précis et régulier pour suivre semaine par semaine les activités de cette institution : libre à lui de compléter ensuite ses recherches en explorant d'autres fonds d'archives complémentaires (Observatoire de Paris, Archives de l'Académie des sciences, Archives nationales, Archives de la Marine et de l'Artillerie, etc.). Les procès-verbaux des séances donnent en effet des informations sur les questions débattues durant les séances, la correspondance reçue, l'élection des membres ainsi que les sujets à traiter dans les trois publications dont le Bureau

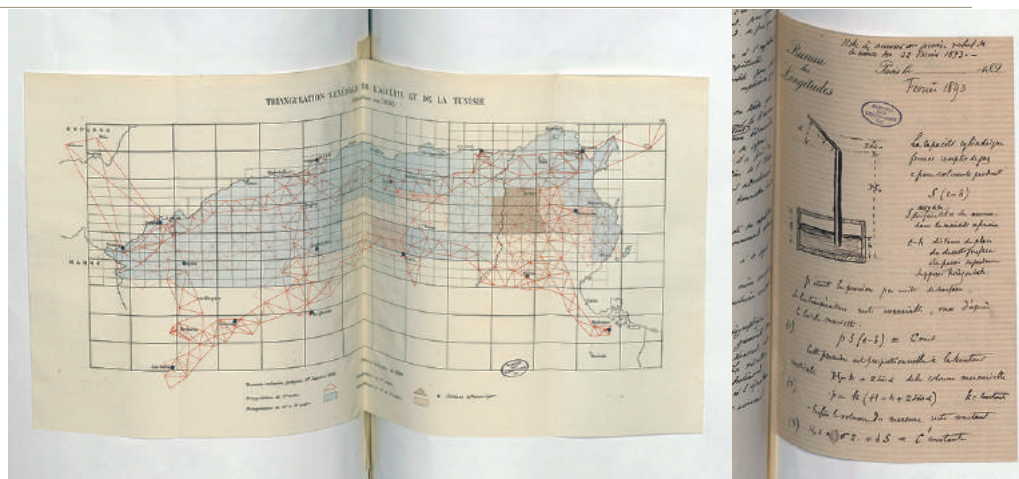


Figure 2 : À gauche : « Triangulation générale de l'Algérie et de la Tunisie - Situation en 1896 », 1898-03-09, Les procès-verbaux du Bureau des longitudes, consulté le 9 octobre 2018.
À droite : Présentation par Georges-Ernest Fleuriels de sa toupie de grand modèle pour déterminer l'horizon à la mer, Les procès-verbaux du Bureau des longitudes, consulté le 8 octobre 2018.

à la charge : la *Connaissance des temps*, l'*Annuaire du Bureau des longitudes* et, de 1877 à 1949, les *Annales du Bureau des longitudes*. Ils évoquent aussi diverses recommandations ou questions adressées aux pouvoirs publics ou relatives à des études que les gouvernements successifs lui ont confiées. Ils recèlent enfin de nombreuses lettres inédites, des études scientifiques et techniques reçues et/ou rédigées par ses membres, des pré-études soumises à l'appréciation du Bureau avant leur éventuelle publication, ainsi que des études qui n'ont jamais été publiées (Figure 2). Il s'agit donc d'un corpus d'une grande richesse qui permet de suivre les activités et l'évolution institutionnelle des sciences et des technologies, entre professionnalisation et patronage, confrontation avec les pairs et relations personnelles sur une longue durée.

Depuis sa création, le Bureau des longitudes rassemble des savants renommés (Pierre-Simon de Laplace, François Arago, Henri Poincaré, etc.), des militaires, des marins ainsi que des fabricants d'instruments de précision. À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, il compte parmi ses membres des représentants du ministère de la Marine et de la Guerre, des services du Nivellement et des Travaux publics ainsi que des correspondants des institutions étrangères. Il est donc possible de s'interroger sur le type de pouvoir et d'influence que le Bureau des longitudes a pu exercer dans l'organisation des sciences et des techniques. À travers des études de cas et la constitution de bases de données instrumentales et prosopographiques, ce projet de recherche vise à reconstituer le(s) mode(s) de fonctionnement de cette institution sur le temps long. Elle ambitionne également de caractériser le type d'unité qu'elle a pu manifester au cours du temps en faisant la part entre stratégies individuelles d'acteurs et constitution d'un *Ethos* collectif.

Bibliographie :

- Boistel G. 2010, L'observatoire de la Marine et du Bureau des longitudes au Parc Montsouris, 1875-1914, IMCCE.
- Schiavon M. et Rollet L. 2017, Pour une histoire du Bureau des longitudes (1795-1932), Presses universitaires de Nancy - Editions Universitaires de Lorraine.



Figure 3 : Page d'accueil du site « Les procès-verbaux du Bureau des longitudes ».

contact&info
► Martina Schiavon
martina.schiavon@univ-lorraine.fr
Laurent Rollet
laurent.rollet@univ-lorraine.fr
LHSP-AHP
► Pour en savoir plus
<http://bdl.ahp-numerique.fr>

Images en anthropologie : une écriture à part entière

Les photographies et les images animées sont aujourd'hui des expressions à part entière de la réflexion en sciences humaines et sociales qui intéressent un cercle beaucoup plus large que l'ethnologie-anthropologie. Les initiatives sont nombreuses et diverses, comme par exemple la manifestation [Anthropologies Numériques](#)¹ organisées du 15 au 18 novembre 2018 au Point Éphémère (Paris).

Les collègues et structures de recherche qui questionnent l'image dans leur processus de recherche dépassent largement le cadre de ce dossier. Nous avons concentré les articles autour des pratiques qui traversent l'ethnologie-anthropologie et qui a pour vocation de donner l'envie de voir les productions présentées ici par l'écrit.

Parvenir à donner à voir et à entendre une réalité sociale avec toutes ses complexités et ses nuances est un défi dont s'est emparée l'anthropologie depuis l'origine de la discipline. Les chercheurs et les chercheuses ont utilisé les outils de leur temps pour enregistrer, préserver et exprimer ce qu'ils voyaient sur leurs terrains d'enquête. Ces documents, sources de la recherche, sont aujourd'hui des archives précieuses que le Consortium Archives des ethnologues — dont Véronique Ginouvès et Fabrice Melka sont les coordinateurs — s'attelle à répertorier et mettre à disposition. Leur article présente les objectifs et les actions de cette entreprise salubre qui permet de réinterroger le rapport au terrain et les méthodes de recherche au cours du temps.

Nombre de ces chercheuses et chercheurs ont produit et produisent encore des documentaires qui sont sélectionnés pour participer à des manifestations comme le Festival International Jean Rouch présenté par Françoise Foucault et Barberine Feinberg. Ce festival, dont la trente-septième édition se déroule actuellement, a pour vocation de valoriser des productions dans lesquelles la forme cinématographique est au moins aussi importante que le fond anthropologique.

Comme l'explique parfaitement Jean-Paul Colleyn dans son article bilan sur le groupement de recherche (GDR) « Image et anthropologie », cette tension entre description et expression artistique est un thème particulièrement dominant dans les réflexions collectives qui animent la communauté constituée à la fois par les chercheuses et chercheurs qui travaillent sur l'image et celles et ceux qui produisent des images. Ce GDR a formidablement participé à les faire se rencontrer et à les faire échanger, tant et si bien qu'une nouvelle structure se met en place pour continuer à faire avancer les réflexions.

Ce nouveau GDR intitulé « Image, écritures transmédias et sciences sociales » est présenté par Boris Pétric. Les écritures transmédias regroupent le film documentaire, le web-documentaire, le film d'animation, le film expérimental, le portfolio, le documentaire sonore et des objets multimédias qui ont en commun de chercher à articuler du texte, des images et parfois du son. Les possibilités sont nombreuses et les résultats fort divers mais toujours passionnants.

Nous avons choisi de donner à voir plusieurs de ces réalisations. Zoé Headley présente ainsi son travail attentif et minutieux autour des archives de studios de photographies en Inde qui a permis non seulement leur sauvetage mais également leur redécouverte par le biais d'expositions, de carnet de recherche et de documentaire.

L'atelier de formation à la pratique filmique dans un monastère trappiste que décrivent Baptiste Buob et Damien Mottier est l'exemple parfait pour montrer combien le même sujet peut aboutir à des résultats très différents selon les participants.

Enfin, il convenait d'insister sur la dimension collaborative indispensable dans la production d'œuvres transmédias. Réalisateurs, preneurs de son, étalonneurs, monteurs, les métiers et les compétences particulières nécessitent de travailler en collaboration. La cellule audiovisuelle de l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, présentée par Arghyro Paouri, offre un lieu précieux pour aider à passer à l'acte de création et aboutir concrètement à des productions passionnantes. Enfin, le témoignage des collaborations chercheur/cinéaste de Christophe Montferran permet de voir concrètement ce que veut dire la confrontation des points de vue et la co-construction du sujet.

Ce dossier est dédié à notre collègue et ami Enric Porquères I Gené, directeur d'études à l'EHESS et chargé de mission pour l'anthropologie à l'InSHS entre 2014 et 2017. Convaincu de l'importance des dimensions visuelles pour l'ethnologie-anthropologie, il a renforcé le partenariat entre le CNRS et le Festival international du film ethnographique Jean Rouch. Il nous a quittés brutalement le 3 novembre 2018, il nous manquera à tous.

Caroline Bodolec, DAS InSHS

1. Voir à ce sujet : Wanono N. 2016, *Anthropologies Numériques. Invitation au dialogue entre sciences et art numérique*, Lettre de l'InSHS n°41.

Le Consortium Archives des ethnologues

Véronique Ginouvès est responsable de la phonothèque de la *Maison méditerranéenne des sciences de l'homme* (MMSH, USR3125, CNRS / AMU) réunissant les enregistrements du patrimoine sonore qui ont valeur d'information ethnologique, linguistique, historique, musicologique ou littéraire sur l'aire Méditerranéenne. Ingénieur d'études à l'*Institut des mondes africains* (IMAf, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU), Fabrice Melka a mis en place le projet « Transcrire » qui offre la possibilité, aux chercheurs ou au grand public, de participer à la transcription des archives et des matériaux de terrains de recherche en sciences humaines et sociales. Tous deux coordonnent, avec Marie-Rose Prigent (responsable de la bibliothèque Yves-Le Gallo du Centre de Recherche Bretonne et Celtique), le Consortium Archives des ethnologues de la TGIR Huma-Num.



Peinture de thangka (Himalaya), C. Jest, 1963. Fonds Corneille Jest – CEH

Les sciences humaines et sociales constituent depuis des dizaines d'années un champ scientifique producteur de sources originales et d'un vaste patrimoine. Dans le domaine de l'ethnologie, notes, fiches et cahiers de terrain, photographies, enregistrements sonores ou films, croquis, listes de vocabulaire et objets collectés sur place caractérisent une bonne part des fonds d'archives.

Ce sont des matériaux élaborés par les chercheurs sur leurs terrains d'études et n'ayant souvent été exploités que par eux-mêmes. Ils ont été longtemps difficiles d'accès car rarement publiés, l'article ou l'ouvrage ne faisant apparaître d'ordinaire que les résultats d'une recherche.

De l'utilité de sauvegarder et d'étudier les archives de chercheurs

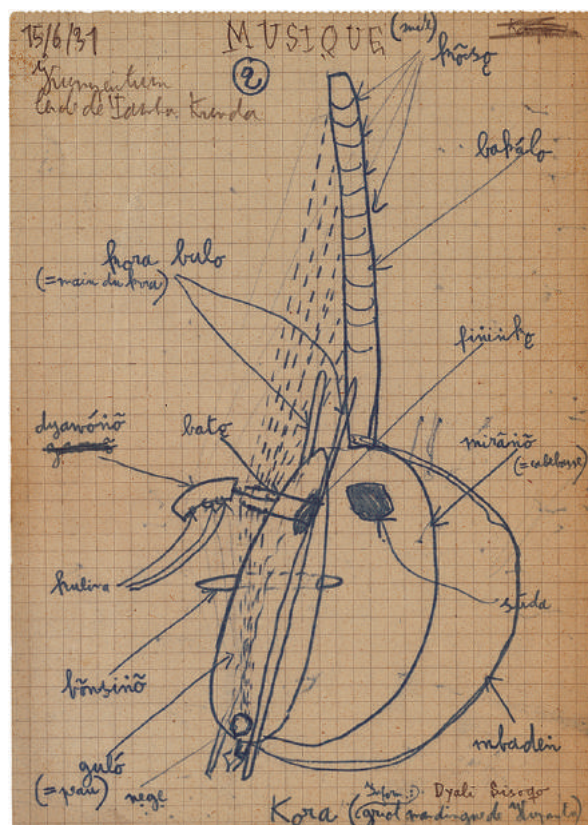
L'analyse actuelle de ces documents concourt à construire l'histoire de la discipline, de ses idées et de ses méthodes. Elle nous informe de l'évolution de ses pratiques ou de ses écritures. Elle aide aussi à mieux connaître les producteurs des documents eux-mêmes. Leur disponibilité sert également à faire émerger de nouvelles problématiques au sein de la discipline, comme dans d'autres, et permet à de nouveaux chercheurs d'entreprendre une revisite de ces terrains d'enquêtes. Enfin, si ces matériaux ne peuvent être considérés comme les archives des communautés étudiées, et avec lesquelles ils ont été conçus, ils sont précieux quant à la redécouverte du passé de ces sociétés.

Une politique documentaire commune guide nos opérations de traitement archivistique, de numérisation, de structuration et de valorisation des données et nous a permis de nous concentrer sur une série d'axes de travail². Ainsi, l'axe « Terrains inaccessibles », qui voit le nombre de ses corpus croître, nous semble, vu les conditions de terrains de plus en plus difficiles pour certains chercheurs (notamment en Afrique), une réelle plus-value. De même, les opérations de numérisation de documents³ se rapportant aux zones détruites par le séisme au Népal en 2015 peuvent aider à une forme de reconstruction patrimoniale par la restitution de ces archives sous forme numérique aux communautés.

Mettre à disposition ces archives

L'utilisation des archives nécessite la possibilité d'une critique de ces sources. Il est en effet essentiel pour un chercheur de pouvoir reconstituer leur contexte de production. Classement, description, indexation, production d'inventaires, de métadonnées : voilà le travail archivistique et documentaire indispensable que poursuivent les membres du consortium. Afin d'améliorer le signalement des fonds, plusieurs inventaires ont été publiés sur [Calames](#), le catalogue en ligne des archives et des manuscrits de l'enseignement supérieur ; un grand nombre sont également accessibles sur la [base de données des Archives des ethnologues du LAS](#) et sur [celle du LESC](#)⁴.

La numérisation de ces matériaux d'enquêtes nous a amené à une appropriation progressive de bonnes pratiques de numérisation d'une grande variété de supports analogiques (textes, images,



Fiche de terrain « Musique - Kora- Sénégal, mandingue », Michel Leiris, 1931.
Fonds de la Mission scientifique Dakar-Djibouti – Bibliothèque Éric-de-Dampierre. IJSC

audio, vidéo). Cette dématérialisation et la valorisation des corpus ainsi produits ont nécessité pour tous les partenaires des efforts convergents dans la normalisation des fichiers de données et des métadonnées, leur interopérabilité et leur dissémination. Ces actions ont ainsi permis la mise à disposition en ligne de collections numériques de plus en plus nombreuses sur des plateformes de diffusion soutenues ou utilisées par le consortium. Citons [ODSAS](#) (Plateforme numérique d'archives scientifiques et outil de travail collaboratif) où l'on retrouve des collections provenant des fonds Denise et Lucien Bernot (IrAsia) ou du fonds Maurice Godelier (CREDO). De même, un grand nombre d'enregistrements sonores sont accessibles sur le [projet Telemeta du Centre de Recherche en Ethnomusicologie](#) (CREM) du LESC, où sont déposées les « Archives sonores CNRS-Musée de l'Homme », ou encore sur [Ganoub](#), la base de données de la phonothèque de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme. Plus récemment, le portail [À la naissance de l'ethnologie française](#) donne accès à un vaste ensemble documentaire relatif aux missions ethnographiques en Afrique subsaharienne entre 1928 et 1939⁵.

1. Marie-Dominique Mouton et Marion Abélès, anciennes responsables respectivement de la bibliothèque Éric-de-Dampierre (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative – LESC, UMR7186, CNRS / Université Paris Nanterre) et de la bibliothèque Claude-Lévi-Strauss (Laboratoire d'anthropologie sociale – LAS, UMR7130, CNRS / EHES / Collège de France), cofondèrent en 1999 le Réseau des archives des ethnologues et animèrent des années durant, avec la Phonothèque de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH, USR3125, CNRS / AMU), une réflexion sur les archives des ethnologues, en particulier sur les questions méthodologiques et éthiques posées par l'exploitation et le ré-usage des matériaux de terrain.

2. Ces axes sont : Savoir-faire (patrimoine immatériel et culture matérielle) ; Données de parenté (généalogiques, terminologiques et spatiales) ; Littératures orales (mythes, contes, chroniques historiques, formes brèves) ; Ethnomusicologie (musiques enregistrées, instruments, voix) ; Terrains inaccessibles (Sahara/Sahel, Népal).

3. Notamment les fonds Marc Gaborieau, Gisèle Hyvert, Corneille Jest et Gérard Toffin conservés au Centre d'Études Himalayennes (CEH, UPR299, CNRS).

4. Ces deux sites donnent accès aux inventaires de cinquante-cinq fonds, dont ceux de Geneviève Calame-Griaule, Denise Paulme, Marcel Griaule, Alfred Métraux ou Isac Chiva.

5. Réalisé au sein du labex Les passés dans le présent, il est le fruit d'une collaboration entre trois partenaires : le LESC, la Bibliothèque nationale de France et le musée du quai Branly.



Cartographie des terrains d'ethnologues réalisée à partir des collections des partenaires du consortium. Laurent Dousset, CREDO

Les échanges autour des pratiques de numérisation et de conservation nous ont aussi amené à penser les questions liées à la mise en place d'un archivage pérenne des données numériques. Celui-ci a débuté en 2018, avec le soutien de l'équipe de la TGR Huma-Num, sur les serveurs du [Centre Informatique National de l'Enseignement Supérieur \(CINES\)](#)⁶.

Un consortium, des projets collectifs

Le consortium nous a donné l'opportunité de développer une expertise sur des thématiques partagées et de réfléchir à la façon d'exposer nos données en nous appuyant notamment sur [les principes du FAIR](#)⁷. C'est ainsi que plusieurs projets collectifs ont vu le jour. Quatre sont présentés ici.

Une [cartographie des collections](#) conservées par les différents centres a été mise en place en s'appuyant sur la possible interopérabilité des données proposées par ces derniers. Des modules, réalisés par Laurent Dousset, chercheur au [Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie \(CREDO, UMR7308, CNRS / AMU / EHESS\)](#) et membre fondateur du consortium, permettent le recensement des lieux de mission des ethnologues et leur géolocalisation. Le processus moissonne périodiquement les informations géographiques présentes dans les inventaires numériques. Ces métadonnées sont alors normalisées et enrichies automatiquement de coordonnées géographiques provenant de standards internationaux afin de créer une couche cartographique qui offre ainsi une nouvelle interface d'accès aux catalogues.

Un [référentiel commun des titres uniformes des contes populaires](#) a été créé en direction de tous ceux qui s'intéressent aux contes de tradition orale, amateurs, chercheurs comme archivistes qui doivent classer et organiser ces matériaux présents dans leurs fonds sur différents supports (papier, son, vidéo). Cet outil documentaire repose sur la [classification internationale des contes Aarne-Thompson-Uther \(ATU\)](#), enrichie tout au long du ^{xx}e siècle (et même au-delà) et qui sert de référence à de nombreuses classifications régionales, notamment la classification française élaborée par Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze⁸. Il a été réalisé grâce au logiciel libre [OpenTheso](#). Disponible au [format interopérable SKOS](#), ce référentiel permet de ne pas se limiter à une liste de termes mais offre l'opportunité de travailler à des alignements vers d'autres thésauri et à des enrichissements à partir des sources issues du terrain ou des répertoires de contes.

Référentiel commun sur les titres uniformes des contes populaires. Interface d'OpenTheso pour la notice du conte-type « Barbe-Bleue » Phonothèque de la MMSH

6. Pour en savoir plus : <https://phonotheque.hypotheses.org/26219>

7. *Findable* : des données identifiables et localisables ; *Accessible* : facilement accessibles ; *Interopérable* : permettre leur échange ; *Reusable* : donner la possibilité d'une réutilisation la plus large possible.

8. Delarue P. et Tenèze M.-L. 1957, 1964, 1976 et 1985, *Le Conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France et des pays de langue française d'outre-mer*, Ed. GP Maisonneuve et Larose.

La plateforme [Transcrire](#) a été lancée par le consortium en 2016, offrant la possibilité d'interagir avec les collections numériques de plusieurs bibliothèques de recherches en sciences humaines et sociales. Nous avons tous en tête l'image du carnet qui accompagne les chercheurs sur le terrain. Celui avec qui ils partagent leur enquête, leurs doutes, leurs trouvailles, leurs bibliographies, leurs glossaires ou leurs croquis de l'instant. Outil de sciences participatives, le site⁹ permet aux utilisateurs, chercheurs comme publics amateurs, de transcrire ces documents manuscrits afin de les rendre plus utiles à la recherche. Pour l'instant, une cinquantaine de carnets de terrain de scientifiques, des notes et de la correspondance y sont présentés (plus de 10 000 pages numérisées). Faire déchiffrer, par ceux qui en prennent le temps, ces écritures scientifiques est un moyen de leur donner une nouvelle vie. Les textes produits sont restitués aux bibliothèques, qui peuvent ainsi enrichir leur catalogue ou leurs bibliothèques numériques.

Il faut enfin souligner que, dès sa création, le consortium des ethnologues a travaillé sur les questions juridiques et éthiques qui se posent pour les archives de la recherche, depuis leur collecte jusqu'à leur diffusion, afin que celles-ci soient accessibles et réutilisables (cf. les principes 2 et 4 du FAIR). En octobre 2018, vient de paraître un guide de bonnes pratiques pour la diffusion des données en SHS¹⁰ qui sera bientôt également en libre accès sur la collection OpenEdition Books des Presses Universitaires de Provence ; la bibliographie est d'ores et déjà partagée sur une [collection Zotero](#). Le guide aborde avec simplicité des questions et des enjeux majeurs dans le processus de recherche et de l'archivage des données de terrain ; il est conçu en miroir d'un [carnet de recherche](#) qui répond à des questions concrètes sur la thématique.

Pour conclure, il apparaît que lorsque la TGIR Huma-Num a misé sur les forces collectives en créant des consortiums, elle a anticipé nombre d'enjeux. La façon dont le numérique semble uniformiser les résultats de la recherche est trompeuse et on a — plus encore qu'à la période analogique — besoin de travailler ensemble, d'échanger, de comparer les méthodes et de faire appel à différents métiers. Aujourd'hui, un anthropologue qui part sur le terrain sait qu'il pourra déposer ses sources, les archiver et les documenter en fonction de critères éthiques et juridiques, les comparer avec d'autres pour avoir une profondeur historique et enfin réfléchir aux différents moyens de les restituer — s'il le souhaite — aux populations étudiées.

Les partenaires du consortium Archives des ethnologues

- Le Centre d'études himalayennes (CEH, UPR299, CNRS)
- La bibliothèque Yves Le Gallo du Centre de recherche bretonne et celtique (CRBC, UMS3554, CNRS / Université de Bretagne Occidentale)
- Le Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (CREDO, UMR7308, CNRS / AMU / EHESS)
- Le Centre de Recherche en Ethnomusicologie (CREM) du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC, UMR7186, CNRS / Université Paris Nanterre)
- Le Centre Asie du Sud-Est (CASE, UMR8170, CNRS / EHESS / Inalco)
- Le laboratoire d'Éco-Anthropologie (UMR7206, CNRS / MNHN)
- La bibliothèque de recherches africaines de l'Institut des mondes africains (IMAF, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU)
- L'Institut de recherches Asiatiques (IrAsia, UMR7306, CNRS / AMU)
- La bibliothèque Claude-Lévi-Strauss du Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS, UMR7130, CNRS / EHESS / Collège de France)
- La bibliothèque Éric-de-Dampierre du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparée (LESC, UMR 7186, CNRS / Université Paris Nanterre)
- La phonothèque de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH, CNRS / AMU)
- L'équipe Sources, Archives et Histoire Institutionnelle de l'Ethnomusicologie de la France - SAHIEF du Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire de l'Institution de la Culture (LAHIC), Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC, UMR 8177, CNRS / EHESS)

contact&info

► Véronique Ginouvès,
MMSH

veronique.ginouves@univ-amu.fr

Fabrice Melka,
IMAF

Fabrice.Melka@univ-paris1.fr

► Pour en savoir plus
<https://ethnologia.hypotheses.org>

9. Fabrice Melka ([Institut des mondes africains](#), IMAf, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU) qui a porté le projet en anime aussi le [compte twitter](#).

10. Ginouvès V., Gras I. (dir.) 2018, La diffusion numérique des données en SHS - Guide de bonnes pratiques éthiques et juridiques, Presses universitaires de Provence, coll. « Digitales ».

Du Bilan du film ethnographique au Festival Jean Rouch : trente-sept années de désordre fertile... à suivre

Françoise Foucault est cofondatrice du Festival Jean Rouch, membre d'honneur du Comité du film ethnographique. Déléguée artistique du festival, Barberine Feinberg est ingénieure CNRS au sein de l'unité *Eco-Anthropologie et Ethnobiologie* (EAE, UMR7206, CNRS / MNHN).



Jean Rouch © Françoise Foucault, 1983

Chronique des débuts

Françoise Foucault, co-fondatrice du festival avec Jean Rouch, raconte la naissance du festival :

En 1979, la Bibliothèque publique d'information (Bpi) créait, au Centre Georges Pompidou, le premier Festival International de Films Ethnographiques et Sociologiques : Cinéma du Réel, à l'initiative de Jean Michel Arnold, Jean Rouch et Marie-Christine de Navacelle. Il faisait suite aux Rencontres internationales du cinéma direct « L'Homme regarde l'Homme », organisées par Jacques Villemont.

Trois ans plus tard, en janvier 1982, Jean Rouch décidait qu'il fallait faire, pendant trois jours, et juste après Cinéma du Réel, une manifestation au Musée de l'Homme qui serait « plus ethnographique » en récupérant dans « les poubelles de Beaubourg », comme il aimait à dire, des films qui n'avaient pas été sélectionnés pour le Cinéma du Réel mais qu'il trouvait intéressants.

Cette idée me paraissait non seulement complètement absurde mais surtout vouée à un échec total : comment des gens qui auraient assisté pendant une semaine à des projections de films documentaires pourraient encore avoir envie de venir au Musée de l'Homme continuer ce marathon cinématographique ? Jean Rouch étant mon « chef », j'ai obéi, la mort dans l'âme, et nous avons élaboré ensemble un programme — très intéressant, je dois le reconnaître — qui proposait des films de Philippe Costantini, Claude Chelly, Denis Gheerbrant, André Gladu, Elizabeth Kapnist, Alan Lomax et David MacDougall.

Pour commenter les films et animer les discussions, nous avions invité des ethnologues et des gens passionnés d'images, comme Germaine Dieterlen, Jean Michel Arnold, Émilie de Brigard, Annie Comolli, Claudine de France, Enrico Fulchignoni, Marc-Henri Piault et Colin Young. Un programme de deux pages, tapé sur un stencil et tiré en plusieurs exemplaires à la ronéo, avait été envoyé aux membres de notre association et distribué au Centre Georges Pompidou pendant le festival Cinéma du Réel. À l'approche de la manifestation, mon angoisse de la salle vide et du ridicule de notre entreprise augmentait terriblement. Lorsque le lundi 8 mars 1982, à dix heures du matin, s'est ouvert au Musée de l'Homme le premier Bilan du Film Ethnographique, il y avait déjà un public relativement nombreux et qui, par la suite, n'a cessé de croître et de se passionner pour les films et les discussions. J'avais donc eu tort de ne pas être plus confiante et Jean avait eu raison d'être optimiste.

C'est ainsi qu'a commencé cette merveilleuse aventure initiée par Jean Rouch, qui déclarait à son sujet : « Au moment où l'anthropologie visuelle s'affirme comme une nouvelle discipline, il me semble important de prolonger le Festival du Réel (27 février - 7 mars 1982) par un Bilan Annuel du Film Ethnographique qui, pendant trois jours de projections et de débats au Musée de l'Homme (8 - 10 mars 1982), montrera les tendances actuelles du cinéma ethnographique. »

Laissons Marc-Henri Piault, anthropologue et cinéaste, lui aussi l'un des piliers du festival depuis sa création et président du Comité après la mort de Jean Rouch, conclure cette chronique des débuts. Piault écrivait en 2001 :

Ce lieu [le musée de l'Homme] est devenu, chaque année pour une semaine, non plus un réceptacle d'images et d'objets une fois pour toutes convenus et enchâssés dans les vitrines de ses couloirs, mais la boîte de Pandore dont s'échappent à tous vents les fragments d'une histoire de notre monde, constamment complétée, jamais achevée, toujours à recommencer, vivante enfin !



Trente-sept ans plus tard

Trente-sept ans plus tard... le festival est toujours là, vigoureux, dynamique. Il a grandi, certaines choses ont changé, mais il a gardé son âme — notamment sa convivialité, le temps et l'attention dédiés aux échanges et débats, la participation généreuse de nombreux bénévoles et la gratuité de toutes les séances — et sa volonté de montrer, pour tenter de la comprendre, la complexité du monde qui nous entoure.

Le Bilan du film ethnographique, renommé Festival International Jean Rouch, se déroule désormais au mois de novembre. Il a élargi ses partenaires, ses lieux et ses programmations : la compétition internationale dure sept jours, et de nouveaux prix sont venus enrichir les trois prix créés en 1983 : le Prix anthropologie et développement durable, le Prix du premier film, le Prix Monde en regards et le Prix Fleury Doc. Les « Regards comparés », organisés avec l'Inalco, font partie intégrante du festival, ainsi que les Master Classes organisées avec l'EHESS, les séances spéciales (rétrospectives, hommages, programmations thématiques) et, enfin, les séances dédiées au public scolaire organisées avec le Musée du quai Branly - Jacques-Chirac. Depuis 2011, le festival s'étend ainsi sur quatre semaines à Paris, où il a accueilli 6800 spectateurs en 2017.

Puis, le festival se poursuit tout au long de l'année, en région parisienne et en France, grâce aux événements « hors les murs », que nous co-organisons avec des musées, des centres culturels, des universités, des salles d'art et d'essai, des médiathèques... Ces programmations reprennent les films primés de l'année et s'enrichissent de séances thématiques ou de Master Classes liées au cinéma ethnographique. De même, tout au long de l'année, les films du festival sont projetés dans le cadre de séances scolaires et d'ateliers cinéma à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. C'est donc un véritable travail de partage, de rencontres et d'échanges autour du cinéma ethnographique qui est organisé, toute l'année, avec un souci de toucher des publics variés et nombreux. Ces expériences sont toujours très enrichissantes pour toute notre équipe. Et quel plaisir de voir combien des films parfois jugés « difficiles », qui montrent sans commentaires pour guider le spectateur la complexité de personnages et de situations, rencontrent un véritable intérêt auprès de collégiens, lycéens, détenus, ainsi que d'un public non spécialiste.

Au cœur du festival

Deux questions nous sont fréquemment posées, qui sont d'ailleurs liées : comment s'opère la sélection des films et comment le festival accompagne-t-il l'évolution générale du cinéma documentaire, celle des écritures et des sujets des films, mais aussi des nouvelles technologies et d'autres modes de diffusion ?

Quels sont nos critères de sélection ? Cette question est en partie liée à celle de la définition du « film ethnographique » ou film « d'anthropologie visuelle », débat dans lequel nous ne nous lancerons pas ici ! Mais nous pouvons souligner les points qui nous semblent importants. Chacun, chacune, dans le comité de sélection, a son regard et ses interprétations, mais nous nous accordons tous à juger essentiels certains critères pour reconnaître un film documentaire.

Il s'inscrit dans un travail de « terrain » (au sens large du terme) de longue durée ; la rencontre avec l'autre ou les autres est au cœur du film ; il est un outil de connaissance qui raconte l'expérience partagée avec celles et ceux qui sont filmés. Enfin, le cinéaste ou chercheur explore une intention à travers une forme cinématographique qu'il travaille pour donner sens à ce qu'il découvre des autres mais aussi de lui-même.

Dès les débuts du festival, les différents « genres » documentaires étaient déjà tous présents avec, bien-sûr, une forte proportion de films relevant du « cinéma direct » ou « cinéma-vérité », films d'observation et d'immersion. Mais on y trouve aussi des formes cinématographiques plus participatives ou réflexives, voire très personnelles, (films-essais, autobiographies). Les « ethnofictions » chères à Jean Rouch sont plus rares mais bienvenues. Ainsi, nous ne fixons pas de règles quant à la durée des films que nous programmons, ni quant à leur forme.

Comment parler, plus globalement, de l'évolution des films documentaires en quelques lignes ? Leurs durées sont influencées par les modes de production et de diffusion. Depuis quelques années, le cinéma documentaire n'a plus l'apanage de la télévision, et avec le développement de la production pour les salles de cinéma, les durées s'allongent, certains films durent 90 minutes, deux heures, ou davantage. Quant à l'évolution des « sujets », pour en faire une synthèse extrêmement rapide, elle a suivi celle des champs de recherches des sciences humaines. Les films centrés sur les rituels, les techniques, la culture matérielle sont

moins nombreux, au profit de films qui s'intéressent au politique, aux émotions, aux relations homme-nature, au genre, au soin, à la circulation et à la transmission, à des terrains plus urbains et moins « exotiques ». Nous avons aussi remarqué que de plus en plus de films très intéressants nous arrivent de cinéastes formés en écoles d'art. Cela va certainement de pair avec une porosité croissante des champs artistiques et scientifiques, puisque les chercheurs aussi s'intéressent désormais à d'autres médiums

pour mener et transmettre leurs recherches (cinéma, bande dessinée, installations, performances).

contact&info

► Françoise Foucault,
Barberine Feinberg
CFE

festivaljeanrouch@gmail.com

Les grandes lignes du programme 2018

Dédié à notre amie Marceline Loridan-Ivens, qui nous a quittés le 18 septembre 2018, le 37^e festival se tient du 2 novembre au 3 décembre à Paris. Quatre-vingt dix films y seront projetés. Toutes les séances seront accompagnées de débats entre cinéastes, chercheurs et public.

Vingt-six films ont été sélectionnés pour la compétition internationale, parmi 730 films venus du monde entier. La compétition permet de découvrir et de discuter des documentaires récemment produits, en 2017 et 2018. Mais le festival est là autant pour découvrir de jeunes cinéastes anthropologues émergents que pour suivre l'œuvre d'auteurs plus confirmés. Ainsi, Denis Gheerbrant, présent au premier Bilan du film ethnographique avec *Printemps de square*, est à nouveau en compétition en 2018 avec *Mallé en son exil*.

Les « Regards Comparés : Sibérie » font la part belle aux films sur les peuples du Nord (Nénètses, Khantys, Tchouktches, Iakoutes...) et évoqueront aussi le Goulag et les élections de 2012.

Trois Master Classes donnent à découvrir des cinématographies originales qui, chacune à leur manière, explorent la frontière entre le réel et l'imaginaire : le couple finno-nénètse Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio, le belge Pierre-Yves Vanderweerd et la française Aminatou Echard.

Un hommage est rendu à l'ethnomusicologue cinéaste Gilbert Rouget, décédé en 2017.

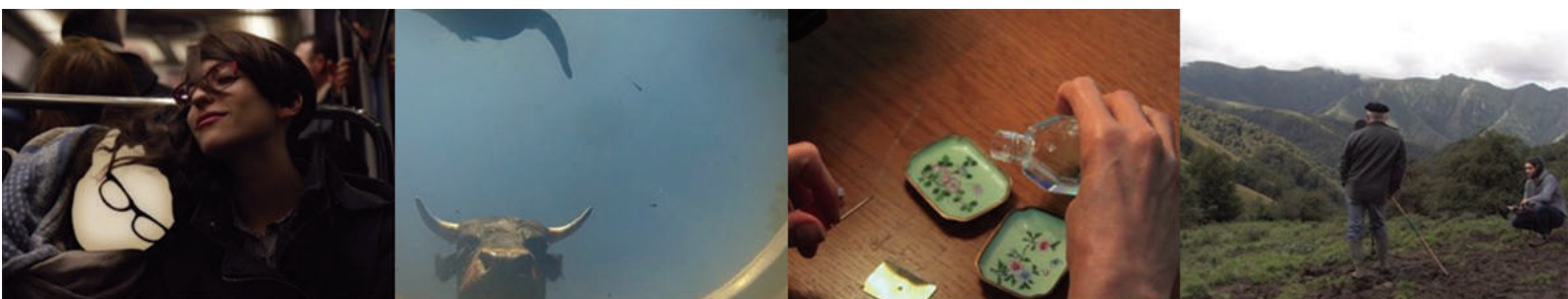
Un week-end est proposé pour découvrir l'œuvre du cinéaste belge et anthropologue, Pierre-Yves Vanderweerd ; un autre est dédié à la cinéaste Yannick Bellon, avec des films rares et récemment restaurés.

Pour finir, se tiendra le dimanche 2 décembre la projection d'une sélection de films primés cette année.

Venez nombreux, pour découvrir une création contemporaine foisonnante, revoir des incontournables de l'histoire du documentaire ethnographique et partager avec nous des moments de réflexion et de convivialité !

► [Découvrez le palmarès 2018](#)

► [En savoir plus](#)



Sept ans de réflexion autour de l'image en anthropologie. Bilan et perspectives

Directeur d'études EHESS, Jean-Paul Colleyn est un anthropologue expert des cultes de possession en Afrique, spécialisé dans la réalisation de films documentaires. Membre de l'*Institut des mondes africains* (IMAf, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU), il a dirigé, de 2010 à 2017, le Groupement de recherche (GDR) Image et anthropologie.

Actif de 2010 à 2017, le GDR Image et anthropologie avait pour objectif, entre autres, de favoriser une réflexion collective sur l'image dans l'anthropologie en France, de dresser un état des lieux concernant l'évolution des usages de la photographie et du film, les possibilités offertes par le multimédia en tant que moyen d'enquête et mode créatif d'écriture scientifique.

Abordons tout d'abord la dimension de coordination des études sur l'image. Le point le plus positif a certainement été de constater une grande envie d'échanges et de travail en commun dans un champ imparfaitement constitué.

Grâce au GDR, nous avons réussi à créer une certaine synergie entre chercheuses et chercheurs qui travaillent sur l'image et celles et ceux qui produisent des images. Les journées d'études¹ que nous avons organisées et qui ont toutes été de francs succès ont semblé répondre à la demande des étudiants qui ne trouvaient pas totalement leur compte dans l'offre qui leur était faite en matière d'études visuelles. Nous considérons le GDR comme un programme de recherche et d'expérimentation, qui pourrait à terme déboucher sur une structure conçue autour d'un programme soucieux d'intégrer la production et la diffusion de documents audiovisuels et la mise en commun des moyens aujourd'hui très émiettés et parfois franchement amateurs. En matière de diffusion, certains travaux de nos membres sont publiés sur des sites de laboratoires, sur Canal-U, sur le site de la direction de l'audiovisuel de l'EHESS. L'anthropologue Erwan Dianteill, directeur du Centre d'anthropologie culturelle (Canthel, Université Paris-Descartes), a par ailleurs créé *Les Films de cArgo* (saison 1), une collection en ligne de la revue *cArgo*, Revue Internationale d'Anthropologie Culturelle & Sociale.

Le GDR s'inscrit par ailleurs dans le paysage international. En effet, les problèmes de production et de diffusion des images de la recherche ne sont pas spécifiques à la France ; plusieurs chercheuses et chercheurs ont confronté leurs connaissances à celles des unités de recherche qui mènent, à l'étranger, une réflexion sur le statut, l'usage et l'intertextualité de l'image. Parmi celles-là, citons le *Centre for Visual Cultural Studies* de l'Université de Tromsø (avec des actions en Afrique), le *Granada Centre for Visual Anthropology* de l'université de Manchester, le *Center for Media, Culture, and History* de l'université de New-York ; et, plus proche de nous, le laboratoire d'histoire visuelle contemporaine (Lhivic) de l'EHESS.

Un deuxième point crucial est de favoriser la circulation de l'information, ce qui permet de lancer des ponts entre les unités de recherche ou les Établissements publics à caractère scientifique et technologique (EPST) et de répondre conjointement à des appels d'offres. La mutualisation des informations permet d'établir un annuaire d'adresses de compétences à l'échelon de la France, de signaler les séminaires, journées d'études et colloques. L'amélioration

Le Groupement de recherche (GDR) Image et anthropologie a réuni des chercheuses et chercheurs appartenant à des établissements et des unités de recherche différentes.

Il a terminé avec une quinzaine de chercheurs actifs : Patrick Deshayes (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, LESC, UMR7186, CNRS / Université Paris Nanterre) ; Corinne Fortier (Laboratoire d'anthropologie sociale, LAS, UMR7130, CNRS / EHESS / Collège de France) ; Caterina Pasqualino (Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine, IIAC, UMR8177, CNRS / EHESS) ; Baptiste Buob (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, LESC, UMR7186, CNRS / Université Paris Nanterre) ; Pierre Boccanfuso (Unité Environnement, Santé, Sociétés, ESS, UMI3189, CNRS / CNRS / Université Cheikh Anta Diop / Université de Bamako) ; Jean-Christophe Monferrand (Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine, IIAC, UMR8177, CNRS / EHESS) ; Jean-Claude Penrad (Institut des mondes africains, IMAf, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU) ; Eric Wittersheim (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux Sciences sociales, Politique, Santé, IRIS, UMR8156, CNRS / EHESS / Inserm / Université Paris 13) ; André Gunther (Centre de recherche sur les arts et le langage, CRAL, UMR8566, CNRS / EHESS) ; Erwan Dianteill (Centre d'anthropologie culturelle, Canthel, Université Paris-Descartes) ; Cécile Boex (Centre d'études en sciences sociales du religieux, Césor, UMR8216, CNRS / EHESS) ; Damien Mottier (Histoires des arts et des représentations, HAR, Université Paris Nanterre) ; Arghyro Paouri (Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine, IIAC, UMR8177, CNRS / EHESS) ; Héloïse Toffaloni (Institut des mondes africains, IMAf, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU).

Le GDR a connu quelques départs à la retraite et quelques défections dues à d'autres engagements, mais il a accueilli de nouveaux membres, notamment de jeunes chercheurs.

Les journées d'études ont laissé une large place à des doctorants provenant de diverses disciplines : philosophie, histoire de l'art, sociologie, géographie.

ration de l'information facilite aussi la constitution de jurys, la conception de livres et/ou de DVD collectifs.

Un troisième point concerne la transdisciplinarité. Réalisée grâce aux journées d'études, elle ne s'est pas traduite par une indistinction des méthodes et des paradigmes scientifiques, mais par une comparaison fructueuse de notions comme les sources, les témoignages, les traces, le récit, l'argumentation, l'opinion, ainsi que par une comparaison des approches adoptées pour les étudier. Toutes les sciences sociales sont également concernées par les débats sur les notions d'imaginaire, de réalité, de fiction ou de symbolisme, auxquelles les documentaristes sont forcément confrontés. Le fait de travailler à l'intersection de cultures dif-

1. Le GDR a organisé 5 journées d'études : trois éditions sur le thème *Produire et analyser* ; une sur le thème *Interprétations, mésinterprétations, surinterprétations de l'image* ; la dernière sur *Le son et la voix dans le film ethnographique*.

férentes (dans le temps et dans l'espace) invite, par exemple, à s'intéresser aux approches pragmatiques en philosophie du langage, en intégrant les théories des actes de langage, de l'action, de l'intentionnalité et des interactions sociales.

Un autre nerf de la guerre des images concerne la conservation, c'est-à-dire, aujourd'hui, la numérisation. Nous avons adopté un plan d'urgence en matière de sauvegarde de nos matériaux de terrain. Ce programme de numérisation a permis de sauvegarder sur des disques durs à la fois les données de terrains et les films achevés. Il convient de mettre l'accent sur la conservation des *rushes* qui, en tant qu'archives, sont parfois plus intéressants que les films montés en ce qu'ils reflètent plus fidèlement l'expérience du terrain. Ce n'est pas seulement une question de logistique, mais aussi un enjeu épistémologique. Des sociolinguistes comme Silverstein et Briggs ont, par exemple, montré que poser des questions façonne les réponses en les dirigeant vers des formes référentielles préalablement découpées selon des orientations présumées. Faut-il dès lors cesser de poser des questions ? Non ! Mais il faut exposer la méthode du questionnement en restituant la manière dont l'interaction se produit et dont l'enquête se déroule. Les enquêteurs sont donc invités à analyser leur propre position dans les structures de participation. L'enquêteur doit reconnaître qu'un entretien est une création intersubjective dans laquelle il joue un rôle.

Le GDR a consacré un séminaire fermé à une réflexion sur le champ de l'anthropologie visuelle. Malgré la fragilité des études visuelles dans la recherche universitaire, il existe aujourd'hui incontestablement une culture visuelle propre aux sciences sociales, dont témoignent un lexique spécialisé et un jeu de références communes. Le GDR s'est efforcé, avec le concours de tous ses membres et d'étudiants volontaires, de maintenir une veille théorique en s'appuyant sur les publications (films et écrits) de ce champ en perpétuelle refondation afin d'étudier les différents courants de pensée, d'en dégager les acquis et limites, d'être attentif aux déplacements des centres de gravité de la production à l'échelle internationale.

Cette réflexion théorique tient compte des profonds renouvellements de problématiques dus à l'importance de la globalisation/mondialisation. Déjà fortement transdisciplinaires, les sciences sociales — et l'anthropologie visuelle ne fait pas exception — sont amenées à redéfinir leurs contours face à la montée en puissance des *cultural studies*, des *subaltern studies*, du postcolonialisme et, à un autre niveau, des sciences cognitives. Certes, les analyses marquées par l'économie politique continuent à révéler les logiques de domination exercées sur les cultures minoritaires dans le cadre de la mondialisation, mais d'autres courants soulignent *a contrario* la contribution des réseaux sociaux et des flux médiatiques transnationaux aux jeux de constructions identitaires, notamment dans les pays du Sud.

Aux conceptions essentialistes de la culture — dont les termes d'ethnographie, d'ethnologie et d'authenticité sont eux-mêmes révélateurs — s'oppose une vision dynamique des cultures en constante redéfinition, vision dont Georges Balandier a été, en France, le précurseur. La circulation des messages politiques, culturels, religieux a accéléré les inévitables interactions entre cultures, faisant émerger les concepts de créolisation, de métissage, d'hybridation, d'appropriation et d'agentivité. Les déplacements des personnes et des groupes s'accroissent également, imposant de nouveaux objets d'études comme les migrations, l'exil, les diasporas et même les phénomènes de « *survivals* » tels qu'ils

se manifestent dans les mouvements et les médias indigénistes, eux-mêmes devenus largement transnationaux. Les revues, les réseaux, les festivals reflètent ces renouvellements de problématiques, qui ont considérablement élargi la notion d'ethnographie.

Dans tous nos débats, la tension entre description et expression artistique s'est imposée comme le thème dominant tant pour les praticiens de l'image que pour les méta-analystes. On note un rapprochement entre les préoccupations des chercheuses et chercheurs et la recherche esthétique, ce qui est à la fois stimulant mais constitue aussi un défi dans la redéfinition de nos critères de scientificité.

Prospective

L'objectif à plus ou moins long terme reste de constituer un puissant pôle de recherche à Paris ou à Marseille sur les problématiques de l'image et des sons. Il s'agit de fédérer les énergies, de mettre en commun des compétences et des moyens, de concrétiser le désir de travailler ensemble.

Nous avons organisé en novembre 2017, en guise de clôture du GDR, des États Généraux des Études Visuelles. Une initiative est en effet venue de l'extérieur pour proposer une suite à nos efforts. Boris Pétric, anthropologue, directeur du Centre Norbert Elias à Marseille et directeur de recherche au CNRS, s'est en effet proposé de reprendre le flambeau.

contact&info

► Jean-Paul Colleyn,
IMAf
colleyn@ehess.fr

Le transmédia : une nouvelle opportunité d'articuler son, image et texte

Chercheur au CNRS et directeur du Centre Norbert Elias (CNE, UMR 8562, CNRS / EHESS / AMU / Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse), Boris Pétric est anthropologue et réalisateur de films. Ses recherches s'inscrivent dans une réflexion sur les questions de souveraineté et de légitimité de nouveaux espaces politiques globalisés. Depuis 2011, il s'est tourné vers l'étude des changements d'échelle dans la production, la consommation et la régulation du vin dans un contexte de globalisation. Il est le fondateur de la Fabrique des écritures et il dirige le Groupement de recherche (GDR) « Image, écritures transmédiâs et sciences sociales ».

L'image est devenue omniprésente dans nos sociétés et l'émergence d'internet ne fait qu'accentuer son rôle dans les sociétés contemporaines. Paradoxalement, les sciences sociales s'emparent timidement de ces nouvelles opportunités pour fabriquer leur savoir et partager leur connaissance. Le groupement de recherche (GDR) « Image, écritures transmédiâs et sciences sociales » rassemble plus de cinquante sociologues, anthropologues, géographes, politistes, spécialistes des *medias studies* et du cinéma, et personnels d'appui à la recherche qui fabriquent des écritures transmédiâs et travaillent dans différentes institutions universitaires sur le territoire national.

Les écritures transmédiâs : films, documentaires sonores, objets multimédiâs

Les écritures transmédiâs regroupent le film documentaire, le web-documentaire, le film d'animation, le film expérimental, le portfolio, le documentaire sonore et des objets multimédiâs qui ont en commun de chercher à articuler du texte, des images et parfois du son. Ces écritures existent depuis la naissance des sciences sociales, mais la démocratisation des outils et les opportunités de diffusion numérique ont favorisé leur éclosion ces dix dernières années. On insiste en général sur le rôle de l'outil et du support en les réduisant un peu trop souvent à des instruments de valorisation ou de communication. Nous considérons un certain nombre de ces œuvres comme des écritures à part entière qui posent des questions identiques à l'écriture textuelle. Elles contribuent à produire des analyses et des représentations de la vie sociale et notre GDR s'intéressera à deux enjeux majeurs : le récit de l'enquête et la place de la chercheuse et du chercheur dans la Cité.

Une science sociale relationnelle et des enjeux réflexifs

Comment raconter la fabrique de nos enquêtes et nos analyses ? Doit-on parler des conditions de l'enquête et envisager les problèmes éthiques et déontologiques que posent certaines enquêtes avec les populations étudiées, filmées, photographiées ? Ces questions de récit et de narration se posent à l'ensemble des sciences humaines, car nous sommes des sciences relationnelles où les chercheurs font partie du champ social. Le problème est différent pour un physicien ou un mathématicien alors que la sociologie ou l'anthropologie oblige les chercheurs à s'interroger sur leur objectivité ou la part de subjectivité des connaissances qu'ils produisent.

Dans nos disciplines, la fin des grands récits théoriques et idéologiques a inévitablement remis à l'actualité ces débats. Ces discussions concernent toutes les disciplines des sciences humaines, en particulier celles qui s'appuient sur des démarches qualitatives et qui attachent une attention particulière à la description. Les écritures transmédiâs impliquent de s'interroger sur la narration, car elles peuvent mobiliser différentes sensorialités. Elles se fabriquent aujourd'hui dans un dialogue renouvelé

avec d'autres disciplines (littérature, cinéma, pratiques artistiques, etc.) qui cherchent aussi à développer des connaissances sur la société tout en utilisant différents procédés narratifs.

De plus, les débats critiques en photographie ou en anthropologie visuelle ont mis en évidence que ces films, ces photos ne sont ni une reproduction brute de la réalité ni une description objective de la réalité. Ces écritures révèlent des choix, des partis pris, des limites, c'est-à-dire tout un ensemble de contraintes inévitables de réduction de la réalité. Ces écritures transmédiâs ne sont jamais des documents ou des sources brutes, elles sont une construction de la réalité au même titre que l'écriture (sous forme d'articles ou de livres en sciences sociales) qui opère aussi des réductions de la réalité pour proposer une analyse de la vie sociale.

Des enjeux majeurs tournent donc autour de la manière d'écrire et de décrire la vie sociale, de présenter nos enquêtes, d'organiser leur narration, d'évoquer notre rapport à l'objet étudié, de statuer sur des enjeux éthiques, d'enrichir l'analyse de la vie sociale par la mobilisation des sensorialités. Au même titre que l'enquêteur plongé dans ses archives ou sur son terrain, celui qui restitue, celui qui photographie, celui qui filme opère une multitude de choix à différentes étapes de sa recherche. Par ses différents choix (lieux de tournage, cadrage, hors-champ, etc.), par la place qu'il donne aux entretiens ou à l'observation d'interactions sociales, par la variation des plans ou les variations des échelles d'analyse, les chercheurs d'une écriture transmédia réduisent la réalité et condense ses matériaux pour proposer son analyse. À l'étape du montage, d'autres choix sont également faits pour finalement construire une narration.

Dans une même perspective, les débats autour de la réflexivité de la chercheuse et du chercheur pourraient être davantage nourris par la contribution, en particulier, du film documentaire où le réalisateur est confronté à des choix narratifs qui impliquent éventuellement d'exposer son rapport aux filmés. Rappeler la présence d'un auteur peut être alors une posture épistémologique d'une science qui ne se revendique pas comme omnisciente, explicative, exhaustive, indiscutable, objective, mais qui cherche davantage à interpréter et questionner la complexité du monde social et ses contradictions. Cet exercice de recherche fait des sciences sociales qualitatives une connaissance relationnelle où l'enjeu des rapports entre les chercheurs et les groupes sociaux qu'ils étudient est majeur. L'auteur ne devient pas pour autant le héros d'une narration, car les chercheurs en sciences sociales gardent avant tout comme objectif d'analyser et d'interpréter des rapports sociaux.

Dans les écritures transmédiâs, la réflexion autour du récit et de la narration apparaît comme une dimension particulièrement féconde pour le renouvellement de l'ensemble de l'écriture des sciences sociales en général. Quand il s'agit d'un film, cette dimension semble ressortir et déclencher même une forme

d'iconophobie chez des collègues suspectant les opérations de montage. Dans un ouvrage ou un article, la fabrique d'une enquête, le choix des sources et les choix inhérents de l'auteur au cours des différentes étapes de l'écriture semblent moins discutables et moins discutés. Pourtant, on voit bien que les différentes formes d'écriture s'inscrivent finalement dans une perspective épistémologique identique.

Un nouveau rapport à la Cité

Ces écritures transmédias interpellent aussi les sciences sociales sur leur rôle dans la Cité. À qui s'adresse les chercheurs, quel sont leur rôle dans la Cité ? Ces écritures transmédias se présentent comme de nouvelles opportunités technologiques pour s'adresser à une multitude de publics et ne pas cantonner notre savoir à une élite académique. Nous sommes dans un contexte social où l'on constate des formes d'excès narratifs. Le monde économique, avec le marketing et la publicité, ou le monde politique, avec de nouvelles formes de propagande, ont particulièrement recours à l'image et au film pour construire des messages mythologisés et des imaginaires sociaux. Cette généralisation du *storytelling*, consistant à fabriquer des histoires voire à les inventer, sature l'imaginaire social. Les écritures transmédias de chercheurs en sciences sociales doivent absolument contrebalancer cette hégémonie en proposant d'autres représentations de la société et d'autres procédés critiques pour analyser la vie sociale.

Un Forum des écritures transmédias : insuffler une nouvelle dynamique

L'enjeu majeur du GDR consiste à surmonter cette marginalité et à contribuer au développement d'un champ clairement identifié en construisant un réseau national de chercheurs en sciences sociales fabriquant des écritures transmédias. En collaboration avec le Festival Jean Rouch, nous organiserons en décembre 2019 un forum annuel au Mucem, à Marseille, pour faire communauté et mieux faire connaître ces films, ces documentaires sonores, au-delà de notre monde académique. Notre objectif ne sera pas seulement de montrer ces écritures, mais aussi de créer un événement pour parler de futurs projets. En effet, si ce n'est le *Festival Sciences en lumière* organisé chaque année à Nancy, peu d'occasions sont données aux chercheuses et chercheurs de présenter leurs projets à des producteurs, éditeurs ou diffuseurs pour co-fabriquer ces nouvelles écritures.

Nous tenons tout particulièrement à ne pas dissocier les enjeux scientifiques et intellectuels de l'environnement dans lequel nos écritures sont produites. En effet, l'organisation de la production, de la diffusion et de la distribution a un impact sur la manière de fabriquer nos écritures et diffuser nos œuvres. Les transformations actuelles de l'industrie de la télévision et du cinéma ont des répercussions importantes sur les conditions de production de nos œuvres. La montée en puissance du web et des plateformes a modifié le rôle joué par l'ensemble des prescripteurs et des corps intermédiaires impliqués dans la chaîne de fabrication et de diffusion.

Nous espérons aussi que notre GDR permettra de construire un réseau national de diffusion dans nos universités et nos bibliothèques, dispositif inexistant à ce jour pour faire circuler ces écritures transmédias auprès de notre premier public, à savoir nos collègues et nos étudiants.

La Fabrique des écritures : un lieu inédit dans le paysage des sciences sociales

Le GDR sera piloté de Marseille car nous avons créé en 2015, au Centre Norbert Elias sur le campus de l'EHESS-Marseille en collaboration étroite avec l'InSHS, un lieu : *La Fabrique des écritures*. Notre laboratoire n'est pas sur un campus universitaire ; il se situe au sein du centre interdisciplinaire de la Vieille Charité qui est un lieu idéal pour nous mettre en contact avec des musées de société et différents publics.

Nous disposons également d'une salle de cinéma, de salles d'exposition et d'une médiathèque en sciences sociales dans laquelle nous sommes en train de constituer un fond immatériel de ces écritures transmédias. Le GDR pourra mobiliser les outils numériques de la Fabrique pour animer des débats nationaux dans la perspective de fédérer les réflexions sur les écritures transmédias et contribuer à la constitution d'une communauté autour de ce champ en plein développement.

contact&info

► Boris Pétric,
CNE

fabrique@centrenorbertelias.fr



Gauche : Centre interdisciplinaire de la Vieille Charité où se situe la Fabrique
Droite : Atelier de montage de la Fabrique des écritures avec le CNRS Images
© Boris Pétric

Le temps du studio. Une archive pour l'étude de la photographie vernaculaire du sud de l'Inde

Chargée de recherche CNRS au sein du *Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud* (CEIAS, UMR8564, CNRS / EHESS), l'anthropologue Zoé Headley est spécialiste de l'Inde du Sud. Elle coordonne depuis 2015 le projet STARS qui propose, par la constitution et l'exploitation d'un corpus inédit composé des archives d'une centaine de studios de photographie, de faire l'histoire des pratiques et des usages populaires de la photographie en Inde.



Sathyam Studio - Chennai. Négatif monochrome argentique sur plaque de verre. Date inconnue

Le projet STARS, *Studies in Tamil Studio Archives and Society*, propose de contribuer à l'histoire mondiale de la photographie en étudiant, dans le sud de l'Inde, les pratiques, les codes et les savoir-faire des studios de photographie populaires entre 1880 et 1980. Durant un siècle, les studios seront l'unique accès à la photographie de la très grande majorité de la population indienne. Ce projet s'adosse à une archive inédite de plus de 30 000 clichés, dont la constitution a été coordonnée, depuis 2015, par l'*Institut Français de Pondichéry* (IFP), l'une des composantes de l'Unité Mixte des Instituts Français de Recherche à l'Étranger (UMIFRE) Savoirs et Mondes Indiens (USR3330, CNRS / MEAE) et par le Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud (CEIAS, UMR8564, CNRS / EHESS), grâce à un financement du *Endangered Archives Programme* (EAP-British Library) et à une équipe technique recrutée localement à l'IFP.

La photographie, les sciences sociales et l'Asie du Sud

Longtemps reléguée au statut d'illustration, l'image en général et la photographie en particulier ont acquis une nouvelle place dans les sciences sociales. Dans le contexte de l'essor de l'histoire impériale, les études portant sur les espaces coloniaux se sont multipliées, attentives à la façon dont cette technique, forgée en Occident, a été utilisée et appropriée. L'expansion coloniale s'étant accompagnée de la production assez systématique de corpus photographiques recensant les ressources naturelles, les vestiges archéologiques ou les monuments et les groupes ethniques. Dans cette perspective, de nombreux travaux se sont attachés de façon stimulante à étudier la photographie comme une pratique de pouvoir et de gouvernement en contexte colonial¹.

1. Mignemi A. (dir.) 1984, *Immagine Coordinata per Un Impero : Etiopia, 1935-1936*, Gruppo Editoriale Forma.

Ryan J. 1997, *Picturing Empire: Photography and Visualization of the British Empire*, Reaktion Books.

Boetsch G. et Savarese E. 2000. « Photographies anthropologiques et politique des races », dans *Journal des anthropologues* 80-81 : 247-258.

Pelizzari M. A. (dir.) 2003, *Traces of India: Photography, Architecture, and the Politics of Representation, 1850-1900*, Canadian Centre for Architecture; Yale University Press.

Edwards E. & Mead M. 2013(b), « Absent Histories and Absent Images: Photographs, Museums and the Colonial Past », in *Museums and Society* 11 (1) : 19-38.



Studio inconnu. Tirage gélantino-argentique. Date inconnue

Dans le champ des études sur l'Inde, le recours à l'archive photographique a fait l'objet d'un traitement relativement biaisé. La majorité des travaux consistent, en effet, en des anthologies illustrées et commentées empreintes d'une vision nostalgique, souvent esthétisante. Ils se concentrent sur quelques thématiques : la vie quotidienne de l'élite britannique et indienne à l'époque coloniale², les sites historiques et archéologiques³, les événements politiques comme la révolte de 1857-1858⁴ ou encore des représentations attendues des « indigènes » selon des classifications raciales. Les quelques ouvrages qui traitent du travail de photographes indiens se sont concentrés sur les figures les plus connues et dont la valeur artistique a été reconnue, telles que Lala Deen Dayal⁵. Ces dernières sont soit très proches des cours princières, soit directement issus de l'aristocratie, comme le célèbre Maharaja Sawaj Ram Singh II de Jaipur⁶.

La nature des sources photographiques disponibles explique largement ces choix historiographiques. Les fonds d'archives

constitués par les autorités coloniales ainsi que les collections de l'*Oriental and India Office Collections* de la *British Library* ou celles de quelques cours princières ont facilité la documentation de la pratique photographique des élites. Étudier le rapport de la majorité de la population à cette nouvelle technique, arrivée en Inde dès 1840, pose plus de difficultés.

L'accès à la photographie se fit, pour le plus grand nombre, à partir des années 1880 et cela jusqu'à la fin des années 1980, par le recours au studio photographique, que Mahadevan définit comme « l'institution dominante de la photographie populaire ». Si l'importance de cette pratique est indéniable, comme une poignée de chercheurs l'ont soulignée⁷, le peu d'égard porté à cette photographie populaire et ainsi à la dispersion de ses archives rendait presque impossible de dégager une intelligibilité de la production photographique des studios ordinaires. De surcroît, pour le sud de l'Inde, nous ne disposons d'aucune étude.

2. Worswick C. & Embree A. 1976, *The Last Empire: Photography in British India, 1855-1911*, Aperture.

Gutman J. M. 1982, *Through Indian Eyes, 19th and 20th Century Photography from India*, Oxford University Press.

Falconer J. 2001, *India: Pioneering Photographers 1850-1900*, British Library.

3. Michell G. (dir.) 2008, *Vijayanagara: Splendour in Ruins*, Alkazi Collection of Photography; Mapin Publishing.

4. Gupta N. 2000, *Beato's Delhi 1857-1997*, Ravi Dayal Publisher.

5. Worswick C. (dir.) 1980, *Princely India: Photographs by Raja Deen Dayal 1884-1910*, Penwick.

Dehejia V. 2000, *India Through the Lens: Photography 1840-1911*, Freer/Sackler.

Carotenuto G. M. 2003, *Power, Patronage and Portraiture: The Photographs of the Nizam of Hyderabad by Raja Lala Deen Dayal*, University of California Press.

6. Sahai Y. & Singh R. 1996, *Maharaja Sawaj Ram Singh II of Jaipur: The Photographer Prince*, Dr. Durga Sahai Foundation.

7. Pinney C. 1997, *Camera Indica. The Social Life of Indian Photographs*, University of Chicago Press.

Allana R. 2010, *The Artful Pose. Early Studio Photography in Mumbai, c. 1855-1940*, Mapin Publishing.

Mahadevan S. 2013, « *Archives and Origins. The Material and Vernacular Cultures of Photography in India* », in *Archives* 4(1).

Les studios photo dans le sud de l'Inde

Les premiers appareils et matériaux photographiques arrivent par bateaux dans le port de Madras (à présent Chennai) dès 1840. Durant les deux — voire les trois — premières décennies, la photographie reste le privilège et l'outil des britanniques. Il faut attendre 1880 pour voir apparaître les premiers studios tenus uniquement par des indiens. Dès lors, les studios photographiques qui étaient précédemment présents seulement dans la capitale de la Présidence, Madras, fleurissent dans les petites et moyennes villes du sud de l'Inde. Les enquêtes ethnographiques révèlent que cette nouvelle profession est trustée par une poignée de castes seulement. Dès la première génération, elle devient aussi une profession qui se transmet familialement. Les studios sont ainsi tenus de père en fils, décennie après décennie. La plupart restent des entreprises modestes et locales — quelques studios ont prospéré et ouverts des branches dans plusieurs villes — toujours opérées au sein de la même caste.

Cette spécificité sociologique du studio photo sud indien a permis de partiellement retracer les étapes de l'histoire technique de ce média. Elle a notamment fait lumière sur la très grande endurance de certains matériaux, procédés et appareils qui furent abandonnés depuis longtemps dans d'autre partie du monde. Ceci s'explique en grande partie par la difficulté d'accéder aux équipements récents et aux innovations techniques qui doivent nécessairement être importés en subissant une très lourde taxation jusqu'au début des années 1990. Ainsi, les chambres photographiques, les plaques de verres que l'on économise par des doubles ou triples expositions, sont encore utilisées jusqu'à l'arrivée de la photographie couleur dans les années 1980.

Ces limitations techniques ont eu au moins deux effets sur la production d'un siècle de portrait du sud de l'Inde. Pour certains

studios et photographes apparemment moins enclins à l'innovation et à la créativité, on observe une stabilité très forte du style photographique rendant difficile de distinguer un portrait de 1900 d'un portrait de 1950. Pour d'autres, ces contraintes donnent lieu à un immense foisonnement de tentatives, plus ou moins réussies, de créer une photographie « nouvelle ». Ces studios vont jouer sur la composition, la prise de vue, le cadrage, le remaniement du négatif, une myriade de manipulation au moment du tirage dans la chambre noire ainsi que sur les retouches et/ou colorisation partielle ou totale du portrait.

Le studio photo sera, durant un siècle, l'unique lieu d'accès à la photographie pour la très grande majorité de la population indienne, toutes castes et régions confondues. On y vient seul, en couple, en famille, et un peu plus tard entre amis pour se faire tirer le portrait. S'« il est trop tard », on fait venir le photographe chez soi pour immortaliser son aïeul ou de jeunes membres de sa parentèle partis trop brutalement. Le studio photo est le temple du portrait où se côtoient, sur verre et sur papier, des identités idéales fantasmées et des réalités sociales rugueuses.

Un patrimoine photographique en danger

Ce riche et vaste patrimoine risque de disparaître. Au moins quatre facteurs ont contribué à la disparition, tantôt progressive, tantôt brutale et certainement massive, de millions de portraits produits durant la période argentine de la photographie sud-indienne.

D'une part, le sud de l'Inde n'est pas propice à la conservation des matériaux photographiques, que cela soit les négatifs sur plaques de verre, les négatifs souples et les tirages. En effet, le climat tropical du sud de l'Inde, qui voit son taux d'humidité atteindre les 80 %, accélère la détérioration.



Studio inconnu. Tirage gélatino-argentine. Date inconnue

D'autre part, l'avènement de la mécanisation du processus de développement et du tirage ainsi que l'arrivée du film couleur puis, peu de temps après, l'adoption massive du numérique (fin des années 1990) ont porté un coup très dur à l'activité des studios. Un grand nombre de studios ferment leurs portes. La majorité des propriétaires de studio se sont alors débarrassés de leurs archives, à la fois faute de place pour les conserver mais aussi en raison du manque d'intérêt de la jeune génération pour ce qui ne relève pas du numérique.

Par ailleurs, l'enquête ethnographique a révélé une destruction plus progressive de ces archives de studio. Effectivement, les plaques de verre et les négatifs souples contiennent des sels d'argent. De nombreux studios vendaient peu à peu leur archive à un des extracteurs d'argent qui gardaient jalousement le secret de ce savoir-faire lucratif. Pour se rendre compte de l'ampleur de la destruction, il faut savoir qu'il faut à peu près de 500 kilos de négatifs pour extraire deux kilos d'argent.

Enfin, un dernier facteur, peut-être plus discret mais non moins significatif, contribue à la disparition d'une partie bien spécifique de cette archive, celles des tirages. Ceux-ci n'étaient jamais conservés par les studios puisqu'ils étaient destinés aux clients. Or, les transformations morpho-sociologiques de la structure familiale, notamment sa récente et rapide nucléarisation, la progressive augmentation des mobilités géographiques (notamment pour des raisons professionnelles), et la transformation de l'habitat (de la maison familiale à l'appartement locatif) sont autant de raisons qui ont été données aux cours des enquêtes pour expliquer pourquoi tant de familles se sont défaites de leur « vieilles photos ». Celles-ci se retrouvent en partie dans les nombreux marchés de seconde main ou chez les rares brocanteurs.

L'archive STARS : constitution d'une archive témoin

Face au constat de la destruction massive de ce patrimoine, Zoé Headley a entamé la constitution de deux archives : une archive physique composée essentiellement de ces tirages abandonnés et une archive numérique constituée de scans de négatifs sur verre et sur film.

Afin de réaliser ce projet d'archive, deux financements du *Endangered Archives Programme* de la *British Library*, l'un de douze mois (2015-2016) et l'un de vingt-quatre mois (2017-2019) ont été obtenus. Une équipe de cinq techniciens basés à l'IFP et deux chercheuses du CNRS (Zoé Headley, CEIAS, et Vanessa Caru, Savoirs et Mondes Indiens) ont ainsi numérisé les fonds d'une centaine de studios, situés dans quatorze localités du Tamil Nadu.

À ce jour, l'archive STARS comprend plus de 35 000 images : d'une part, une archive physique de 5 000 tirages de studio hébergés par l'Institut Français de Pondichéry ; d'autre part, une archive numérique de 30 000 plaques de verre, négatifs souples et tirages de studio, constituée d'archives de studio, de collections familiales, de collections privées et de fonds détenus par des brocanteurs et antiquaires qui ont acceptés la numérisation sur place de leur collection.

Un [documentaire](#), réalisé fin 2018 par Pierre de Parscau pour CNRS Images rend compte de la nature du travail collaboratif entrepris pour constituer l'archive.

Depuis le lancement du projet par Zoé Headley (anthropologue CNRS) et Ramesh Kumar (photographe à l'IFP), l'intérêt et l'importance d'un tel projet d'archives a suscité l'engagement et l'investissement d'autres chercheurs et photographes. Il a aussi invité à la recherche d'autres financements tout en s'ouvrant à de nouvelles diverses collaborations. Un financement du LabEx Patri-ma (Fondation des Sciences du Patrimoine) a permis de financer un post-doctorat d'un an, ainsi que la tenue d'un chantier-école en collaboration avec l'Institut National du Patrimoine (INP) qui a conduit à la réalisation d'un protocole de conservation des matériaux photographiques adapté aux conditions tropicales.

Un [carnet de recherche](#) en anglais est régulièrement alimenté et disponible en ligne afin de communiquer sur l'avancée de l'archive et sur les initiatives de recherches en cours.



Studio inconnu. Tirage gélatino-argentique. Date inconnue

contact&info

► Zoé Headley,
CEIAS

zoeheadley@gmail.com

Former à la pratique filmique. Coulisses d'un atelier au sein d'un monastère trappiste

Baptiste Buob est chargé de recherche au *Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative* (Lesc, UMR7186, CNRS / Université Paris Nanterre). Formé à la fois à l'anthropologie et au cinéma, il utilise le film comme mode de publication en parallèle de l'écrit. Par ses recherches et ses enseignements, il œuvre à la promotion d'une pleine intégration des usages de la caméra à l'enquête ethnographique. Damien Mottier est maître de conférences, membre du laboratoire *Histoires des arts et des représentations* (HAR, EA4414, Université Paris Nanterre). Il s'intéresse notamment à l'histoire du cinéma ethnographique et aux questions liées à la culture visuelle et à l'anthropologie des images.



Panneau Accès réservé aux moines, monastère de Soligny-La-Trappe © Damien Mottier

Il existe aujourd'hui plusieurs formations universitaires qui permettent de former des étudiants à la réalisation documentaire dans un cadre intellectuel sensible aux problématiques des sciences humaines et sociales. C'est notamment le cas du master « Cinéma anthropologique et documentaire » de l'université Paris Nanterre¹ dans lequel nous sommes tous deux impliqués à différents degrés. Les chercheuses et les chercheurs aguerris ont, en revanche, peu d'occasions de bénéficier de telles formations adaptées aux exigences et aux contraintes de leurs activités.

Comment, dans ce contexte, répondre aux attentes formulées par un certain nombre de collègues soucieux d'écrire et de pratiquer différemment leurs recherches ? Sauf à bénéficier de formations payantes, ils n'ont souvent pas d'autres possibilités que d'apprendre à filmer seuls, directement sur le terrain et donc sur le tas. Il existe cependant un mode d'apprentissage alternatif : la formation intensive et collective. C'est un atelier de ce type que nous avons eu la possibilité de mettre en place, pendant dix jours, dans le cadre tout à fait exceptionnel d'un monastère de moines trappistes.

Au sein du LabEx Hastec², nous avons eu la chance de pouvoir concevoir un atelier d'initiation à la réalisation qui s'est intégralement déroulé au sein de l'abbaye de Soligny-la-Trappe. Aucun de nous n'avait de contact préalable avec ce haut-lieu de l'ordre cistercien et nous doutions de parvenir à convaincre les membres de la communauté d'accepter d'être filmés. Cependant, après plusieurs rencontres préalables et échanges téléphoniques, nous avons été conviés à présenter notre proposition devant la communauté, laquelle pourrait décider d'accepter ou de refuser notre présence en son sein. Pendant une heure, dans la « salle de communauté », nous avons exposé notre projet et répondu aux questions, en insistant sur les dimensions pédagogique et scientifique de notre initiative tout en soulignant que ce projet nécessitait une pleine collaboration. Car notre objectif était double : former des chercheurs en sciences humaines à l'écriture filmique en visant la réalisation de quatre portraits de moines — à travers lesquels puisse se dessiner un portrait de leur communauté — et créer les conditions filmiques d'une rencontre inédite. Par cette formation, nous souhaitions en effet valoriser la dynamique relationnelle et la rencontre plutôt que le produit final. La communauté a, semble-t-il, été sensible à notre démarche puisque, après quelques semaines, nous avons appris qu'elle acceptait de s'engager dans l'expérience.

En plus de son accord pour le tournage, nous avons obtenu l'autorisation de nous installer au sein de l'abbaye le temps de la formation. Nous avons alors été accueillis singulièrement car il n'était pas question pour eux de nous imposer leur règle de vie ou de nous considérer comme des retraitants. Si nous avions le devoir, cela va de soi, de faire preuve de discrétion et de respecter les règles du lieu, nous n'y étions pas totalement soumis. Une salle de réfectoire, par exemple, nous avait été réservée, pour qu'il nous soit loisible de converser, sans risque de gêner les retraitants qui prenaient leurs repas en silence. Nous étions libres de travailler quand bon nous semblait, y compris après le dernier office des complies, lorsque débute le « grand silence ». Enfin,

1. Ce master 2 (ex-DEA) a été créé en 1976 par Jean Rouch.

2. À l'initiative de Nathalie Luca, la responsable du programme collaboratif 3 « Techniques du faire croire » du LabEx Hastec et avec le soutien logistique de Stéphane Eloy, tous deux membres du *Centre d'études de sciences sociales du religieux* (CéSoR, UMR8216, CNRS / EHESS).

faut-il préciser que les « stagiaires » ayant bénéficié de la formation étaient toutes des femmes³, ce qui vient confirmer le régime de faveur tout à fait exceptionnel qui nous a été accordé (certains espaces du monastère étant traditionnellement réservés de façon exclusive aux hommes).

Le lendemain de notre arrivée, nous avons rencontré, en présence du père abbé, les quatre moines que la communauté avait désignés pour être filmés. Après nous être présentés les uns aux autres, nous leur avons expliqué la façon dont l'atelier pourrait se dérouler. Sans doute nourrissaient-ils quelques craintes ou appréhensions légitimes. Mais nous avons insisté, une fois encore, sur le fait que cette expérience de tournage devait être une expérience partagée et que les choses se mettraient progressivement en place, sans qu'il leur soit demandé de jouer ou de rejouer quoi que ce soit. Les quatre moines étaient totalement disposés à donner accès à leurs activités quotidiennes, sans véritables restrictions. Nous les avons par ailleurs invités à faire preuve d'indulgence vis-à-vis des maladresses techniques que les participantes à cette formation, aguerries sur le plan de la recherche de terrain, pourraient éventuellement commettre.

Ces dix jours d'atelier furent d'une grande intensité. Après deux journées de formation, consacrées à la prise en main du matériel et à des exercices de prises de vues et de sons⁴, le tournage à proprement parler a débuté. Les qualités de nos collègues « chercheuses-stagiaires » leur ont permis de gagner rapidement en assurance et de compenser leur déficit de maîtrise technique par leur sens de l'enquête et de la relation. Après quatre jours de tournage, l'atelier s'est terminé par trois jours de montage en présence de professionnels⁵. C'est ainsi que quatre court-métrages, d'une vingtaine de minutes, ont été finalisés en dix jours.

Dans le film intitulé *Un veilleur dans la nuit*, Cécile Boëx et Sonia Fellous ont fait le portrait de frère François. Celui-ci occupe une place singulière au sein de la communauté monastique de la Trappe puisqu'il est en contact permanent avec le monde extérieur. Et certains viennent de loin pour l'accompagner dans le pèlerinage qu'il effectue tous les jours depuis trente-trois ans, à la fin de la nuit, au pied de la statue de Notre-Dame de la confiance qui domine l'abbaye. Elles ont accompagné ce moine atypique dans ses pérégrinations et ses activités quotidiennes pour mieux écrire sa personnalité à travers les bribes d'une existence tournée vers la lumière et l'attente de sa rencontre ultime avec le Christ.

Aimer, réalisé par Nathalie Luca et Andrée Bergeron, est consacré au frère Sébastien-Marie. Organiste, informaticien et même agriculteur, il est le plus jeune moine de l'abbaye de la Trappe. Épris d'absolu, il trouve sa force dans son amour pour Dieu à qui il veut se donner complètement, de l'orgue à la prière en passant par toutes les tâches quotidiennes et ordinaires qu'il accomplit.

Anne Doustaly et Brigitte Tambrun-Krasker ont réalisé le film *Frère Albéric*. Après avoir parcouru le monde et exploré les sagesses orientales, ce frère, inspiré par le christianisme de Chateaubriand, quitte l'univers de la finance et renonce à sa vie familiale pour prendre l'habit du moine. Depuis quinze ans à l'abbaye de la Trappe, il accomplit les tâches les plus nobles comme les plus triviales, médite dans sa cellule comme dans la nature, réalisant ainsi la « coïncidence des opposés ».

Enfin, le film *Frère des autres*, réalisé conjointement par Emma Aubin-Boltanski et Luciana Gabriela Soares Santoprete, s'attache à la vie d'un frère infirmier et musicien, Marie-Étienne, qui consacre sa vie à Dieu et aux autres, ces moines qui, très âgés, forment la majorité de la communauté de la Trappe. Ce portrait montre comment le frère Marie-Étienne alterne au quotidien pratique intensive de la prière, chant, travail manuel et soins prodigués aux « anciens » et comment ces activités, bien que différentes, concourent toutes à son cheminement spirituel.

Au-delà du lien fort et durable qui s'est tissé avec la communauté, cette expérience a permis à tous les participants de s'initier à l'écriture filmique et à la réalisation documentaire. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que les films réalisés soient les premiers d'une très longue série et que l'occasion puisse se représenter d'organiser à nouveau ce type d'atelier de formation dont la formule intensive et collective nous semble adaptée aux besoins et aux demandes des chercheuses et des chercheurs.

Les films peuvent être consultés sur le site de l'abbaye ainsi que sur celui du Labex Hastec. Par ailleurs, une base de données fermée, élaborée dans le cadre du programme scientifique du Labex Les passés dans le présent, permet d'accéder sur demande à d'autres films réalisés par Baptiste Buob et Damien Mottier.

contact&info

► Baptiste Buob,
Lesc

Baptiste.BUOB@cnsr.fr

Damien Mottier,
HAR

dmottier@parisnanterre.fr

3. Cécile Boëx, maître de conférences en science politique comparative, Emma Aubin-Boltanski, chargée de recherches en anthropologie, et Nathalie Luca, directrice de recherche en anthropologie, toutes trois membres du Centre d'études de sciences sociales du religieux (CéSoR) ; Andrée Bergeron, maître de conférences en épistémologie et histoire des sciences et des techniques, membre du Centre Alexandre Koyré (CAK, UMR8560, CNRS / EHESS) ; Anne Doustaly, enseignante et spécialiste d'histoire médiévale, membre du Groupe d'anthropologie historique de l'occident médiéval (Gahom) du Centre de recherches historiques (CRH, UMR8558, CNRS / EHESS) ; Sonia Fellous, chargée de recherche en sciences des religions, membre de l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT, UPR841, CNRS) ; Luciana Gabriela Soares Santoprete, docteur en philosophie, et Brigitte Tambrun, chargée de recherche en philosophie, toutes deux membres du Laboratoire d'études sur les monothéismes (Lem, UMR8584, CNRS / EPHE / Sorbonne Université).

4. Afin de réaliser une exploration sonore de l'abbaye, Nadine Wanono de l'Institut des mondes africains (Imaf, UMR8171, CNRS / IRD / EHESS / EPHE / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / AMU) a convié Pierre Gauthier, ingénieur du son, dont la présence tout au long du stage a été d'un précieux secours pour obtenir des prises de sons de qualité.

5. Benjamin Bouchard, Isabelle Inglood, François Sculier, Charlotte Soyez.

L'écriture audiovisuelle : films de la recherche et des chercheurs en sciences sociales

Arghyro Paouri est responsable de la cellule audio/vidéo de l'*Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine* (IIAC, UMR8177, CNRS / EHESS) depuis mai 2012. Cette cellule est ouverte à toutes les demandes des chercheurs, enseignants ou ingénieurs des équipes CNRS ou associées (recouvrant le domaine des SHS) de la région Ile-de-France, et au-delà.

Créée fin 2001, la cellule audio/vidéo de l'*Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine* est ouverte à tous les chercheurs, enseignants, ingénieurs et doctorants en SHS, dont le projet a été validé par son conseil scientifique.

Conçue comme une structure ouverte, elle offre un lieu d'expression et d'expérimentation qui permet de dépasser le compartimentage disciplinaire à travers la création de nouveaux objets. Elle favorise également, grâce aux images animées et aux sons, une écriture spécifique qui met l'image au cœur du dispositif de recherche, comme outil et comme support d'analyse.

Les films de recherche produits mettent en lumière une pratique de recherche et de production de la connaissance, où l'image fabriquée pour réfléchir constitue une extension du regard. La narration filmique, qui combine différents supports (images fixes et animées, archives visuelles et sonores, titres et textes, infographies, musiques, voix, bruits...), donne un éventail étendu de possibilités pour interroger la réalité sociale et permet de décrire ses divers aspects.

Les films de recherche, proches de la publication scientifique sous forme audiovisuelle, tentent d'« augmenter » les résultats que les ethnographes acquièrent sur le terrain par l'exploration, le traitement, le repositionnement et le montage. C'est une production de sens qui émerge de cette confrontation des plans mis bout à bout.

Au-delà des aspects techniques, la cellule audio/vidéo de l'IIAC intègre sa démarche dans la réflexion sur les enjeux que représentent le numérique pour les sciences humaines et sociales, les différentes écritures et mises en scène du savoir scientifique et l'émergence de nouvelles formes d'expression non linéaires.

Pour cela, elle œuvre autour de trois axes principaux.

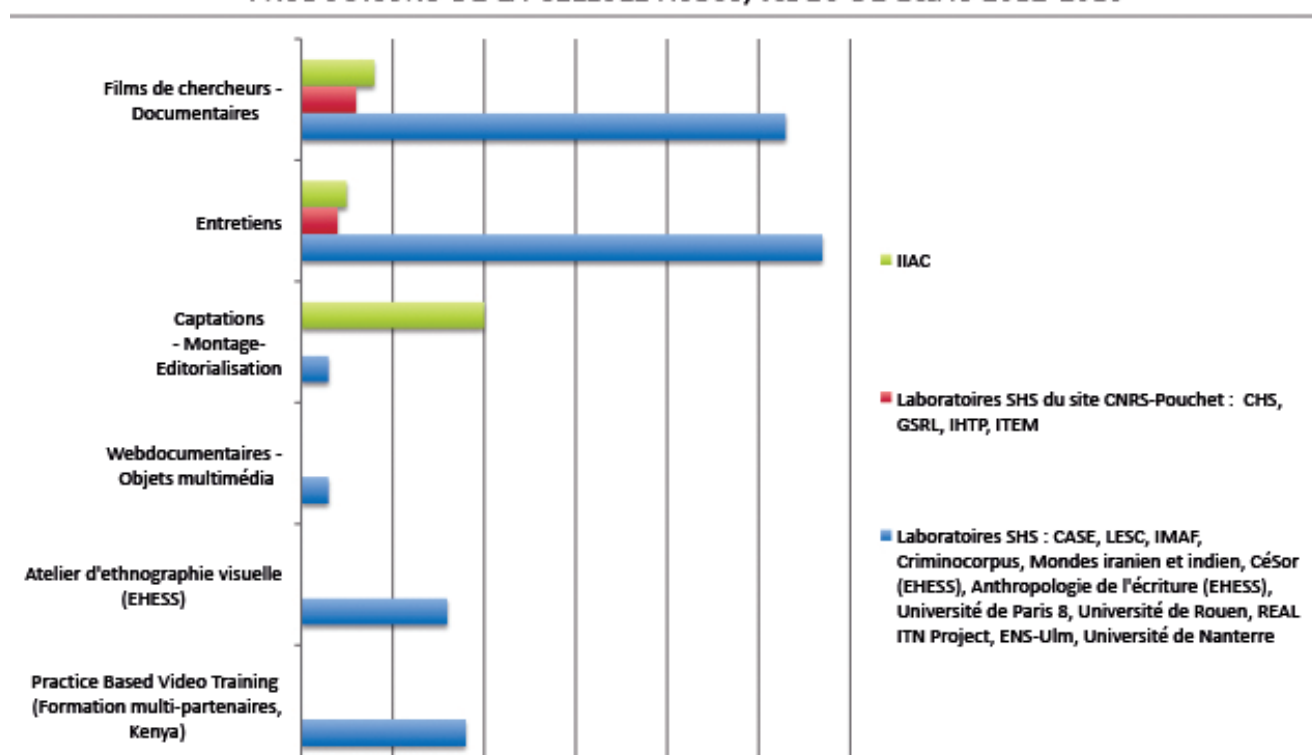
La production et la postproduction des documents audiovisuels et multimédia

La cellule audio/vidéo de l'IIAC coopère avec des chercheurs appartenant à différents laboratoires en sciences humaines et sociales et produit divers types de documents : documentaires, entretiens, objets multimédia, web-documentaires (voir figure ci-dessous).

Grâce à l'importante variété des collaborations et l'existence d'un conseil scientifique s'assurant de la qualité des documents élaborés, la cellule audio/vidéo contribue largement à la légitimation d'une production audiovisuelle en SHS.

L'inventaire « à la Prévert » ci-dessous montre la diversité des disciplines et des collaborations possibles entre les chercheurs et la cellule audio/vidéo. L'expertise technique et la créativité artistique sont mobilisées pour affiner le point de vue par une écriture par l'image.

PRODUCTIONS DE LA CELLULE AUDIO/VIDEO DE L'IIAC 2012-2018





Guerre de l'eau dans les puits chantants (Marsabit, Kenya), Benoît Hazard, Christine Adongo, IIAC, 2013
Ce documentaire montre comment les sociétés pastorales des zones arides et semi-arides du Nord Kenya ont développé depuis longtemps des pratiques de gestion et de conservation des ressources naturelles, en particulier de l'eau, en plaçant l'homme au cœur de la relation entre les ressources naturelles et le monde animal. Il a été construit autour des images impressionnantes du chercheur aux puits chantants.

► En savoir plus



L'invention de la biographie collective : le Maitron, Claude Pennetier, CHS, 2014

Ce documentaire est consacré à la création du dictionnaire biographique du mouvement ouvrier (devenu Dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social) et son évolution.

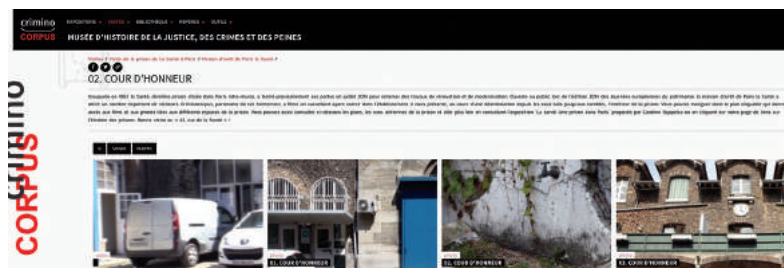
► En savoir plus



La génétique des arts visuels

Ce DVD comprend trois films qui témoignent d'un point de vue scientifique nouveau porté sur la photographie, le cinéma et leurs images :

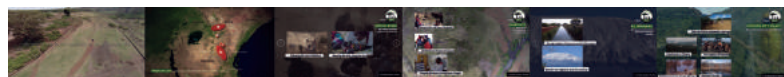
- *Les Argentypes de Jean-Marie Fadier*, Monique Sicard, ITEM, 2013
- *Scènes et rêves de Hsieh Chun-Te*, Monique Sicard, ITEM, 2014
- *Avant l'image de Monique Sicard*, Arghyro Paouri, IIAC, 2017



Visite guidée de la maison d'arrêt de Paris la Santé, Marc Renneville, Jean-Lucien Sanchez, Sophie Victorien, Jean-Claude Vimont, Criminocorpus, 2015

Cette visite virtuelle, objet multimédia sur un propos patrimonial (il s'agit de montrer des lieux voués à la destruction), s'inscrit dans le registre du témoignage subjectif.

► En savoir plus

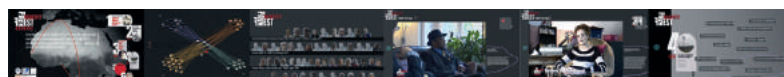


Changes, Franziska Bedorf (REAL project), Arghyro Paouri, IIAC, 2017

Ce web-documentaire, lié à la diffusion des savoirs produits dans le cadre du projet de recherche REAL (Résilience des paysages en Afrique de l'Est), propose une immersion interactive sur les méthodes et approches que les chercheurs de disciplines différentes appliquent pour enquêter sur les interconnexions entre les gens et la terre. Il présente également les objectifs et les résultats des recherches menées par un groupe de chercheurs, incluant douze étudiants en thèse. Présenté à diverses manifestations internationales, il fait partie de la sélection de la conférence *Impact of Social Sciences and Humanities for a European Research Agenda – Valuation of SSH in mission-oriented research* (28-29 novembre 2018, Vienne).

Le projet REAL dirigé par Paul Lane (*Institute for Archaeology and Ancient History Uppsala Universitet*, Suède) et dont Benoît Hazard (IIAC) est coordinateur en France, a été financé par la Commission européenne au titre du septième programme-cadre pour des actions de recherche, de développement technologique et de démonstration.

► En savoir plus



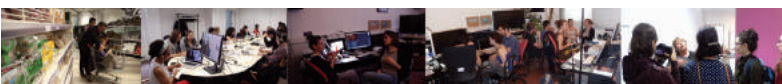
Panafest : une archive en devenir, Dominique Malaquais, Imaf, Arghyro Paouri, IIAC, 2018

Ce web-documentaire, sur un programme de recherche collectif et multidisciplinaire comme aboutissement d'un travail beaucoup plus long, adopte un mode original d'approche de transmission du savoir. La méthode utilisée permet de restituer, dans leur diversité et leur richesse, les matériaux provenant de multiples sources et incluant divers types de supports. Cela permet de donner au spectateur accès à l'intégralité des entretiens et d'établir des liens entre eux.

Cette plateforme interactive regroupe cinquante-cinq entretiens filmés avec des acteurs et témoins de quatre festivals qui ont eu lieu en Afrique (Premier festival mondial des arts nègres, Dakar 1966 ; Premier Festival culturel panafricain, Alger 1969 ; Festival Zaïre 74 ; *Second World Black and African Festival of Arts and Culture*, Lagos 1977).

On y trouve à la fois des entretiens vidéo, des textes, des photographies, des graphes relationnels et des archives diverses (timbres, affiches, coupures de journaux). Il s'agit d'une écriture assez spécifique, pour une diffusion à un public élargi, vu que le web-documentaire sera hébergé in fine sur le site de [Chimurenga](#), une revue en ligne, sur l'art, la culture et la politique de et sur l'Afrique et sa diaspora.

► [En savoir plus](#)



Enseignement

La fonction de l'image dans l'enquête ethnographique est interrogée au cours d'un séminaire théorique couplé à un atelier pratique de formation à l'expression filmique.

Sollicitée pour ses compétences, la cellule audio/vidéo de l'IIAC a conçu et co-organise depuis 2015 à l'EHESS — avec Jean-Bernard Ouédraogo (IIAC), Manuel Boutet (Université de Nice Sophia Antipolis) et Jacques Lombard (IRD) — *L'atelier d'ethnographie visuelle*. Il s'agit d'un espace constructif de réflexion et de production collective proposé aux étudiants en sciences sociales.

Quarante-neuf étudiants sélectionnés sur dossier, provenant de différentes disciplines des SHS et ayant un intérêt avéré pour l'ethnographie visuelle, ont ainsi pu se confronter à un exercice complet de réalisation. Ils ont traité comme autant de regards un terrain donné à Paris en un court film de cinq à dix minutes, en maîtrisant toutes les étapes : concevoir un récit à partir de l'observation (repérages, scénarisation), connaître les matériels de tournage (présentation des formats et des outils), filmer une action, un processus, un lieu (découpage, ellipse), tourner en équipe et monter (cohérence du récit, du rythme).

Ils ont pu ainsi se rendre compte des avantages et des limites du langage cinématographique pour transmettre une connaissance et stimuler leur réflexion dans une dynamique de groupe.

Restitution / valorisation / patrimonialisation des films de la recherche, corpus, plateforme web

Dans le cadre du partenariat de l'IIAC avec le Consortium Archives des Mondes contemporains (ArcMc), labellisé par la TGIR HumNum, la cellule audio/vidéo de l'IIAC a conçu et mis en œuvre le corpus interopérable des films de la recherche et des chercheurs en SHS déposé sur Nakala et moissonné par Isidore.

Ce corpus comprend environ 280 documents audiovisuels réalisés avec la collaboration de la cellule audio/vidéo de l'IIAC de 2001 à aujourd'hui.

Dans ce cadre, deux guides méthodologiques ont été produits portant sur des problématiques liées au traitement des archives audiovisuelles de la recherche (standards de métadonnées, identifiants pérennes, formats ouverts, solutions logicielles, protocoles) :

- [Les caractéristiques de la vidéo numérique](#) ;
- [Traitement et éditorialisation des fichiers vidéo : le pack Nakalona. Le cas du Centre Edgar Morin.](#)

contact&info

► Arghyro Paouri,
IIAC

Arghyro.PAOURI@cnrs.fr

Terrains partagés

Ingénieur d'études à l'*Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie Contemporaine* (IIAC, UMR8177, CNRS / EHESS), Jean-Christophe Monferran est chargé de la réalisation de films à caractère anthropologique et du développement multimédia du laboratoire. Pour l'InSHS, il témoigne sur ses pratiques et sur la collaboration chercheur / réalisateur.

L'ethnographie visuelle, telle que je la pratique, implique la présence d'une caméra, celle d'un non-anthropologue, professionnel de la réalisation audiovisuelle, sur un terrain travaillé par des chercheurs anthropologues ou sociologues. Deux manières donc, deux formes de présence qui m'ont conduit à problématiser ma façon d'intervenir sur leurs objets d'étude. Le partage des terrains, au cœur de cette démarche, peut en effet revêtir des formes très différentes mais procède toujours de manières de coopérer inédites.

Un terrain revisité en Lozère



Deux acteurs des *Inconnus de la Terre*, rencontrés en 2012, Marcelle et Henri Vors
© Jean-Christophe Monferran

En 1961, Mario Ruspoli, cinéaste, réalise *Les inconnus de la Terre*, sur les paysans déshérités de la Lozère. En 2008, Martin de la Soudière me propose de travailler avec lui sur ce film qui avait marqué ses débuts de sociologue ruraliste. Nous avons alors, quatre années durant, arpenté le territoire défini par ce film, identifié ses motivations, repéré ses acteurs, enquêté auprès de ces anciens protagonistes et de leurs descendants. Un terrain que nous avons construit ensemble. Un film, *Traces*, en est issu¹ qui éclaire un moment de l'histoire du cinéma documentaire et met en scène l'évolution et les dynamiques des mémoires familiales. Il a donné lieu à de nombreuses projections dans le Massif central, constituant autant de formes de restitution. Un terrain, revisité, partagé, reconstruit... un partage assumé et négocié entre le chercheur et moi ; un partage y compris dans le temps, avec Mario Ruspoli lui-même.

La mémoire de l'esclavage, un terrain balisé



Bas relief sur la route de L'Esclave (Ouidah, Bénin)
© Jean-Christophe Monferran

Autre cas de figure, le sud du Bénin, sur la route de l'esclave, à Ouidah. Gaetano Ciarica, directeur de recherche, a déjà fait plusieurs séjours au moment où je l'accompagne sur « son » terrain. Celui-ci est déjà parfaitement balisé, les rendez-vous sont pris, les événements publics à filmer repérés. Reste toutefois à saisir l'imprévu, à l'intégrer dans une cohérence d'ensemble, à échanger en permanence sur la façon d'enrichir en conséquence l'agenda du tournage. Au fil des événements, des choix s'opèrent. Parallèlement, la caméra est posée pour de longs entretiens, les idées s'enchaînent et se déploient, un débat s'élabore qui se traduira, lors du montage, par une construction méthodique. Sur le terrain même, où ma présence sera très courte, le partage restera implicite. C'est lors des longues séances de visionnage des *rushes* qu'une familiarité se construit peu à peu et le moment partagé sera finalement celui du montage, de l'écriture filmique. En

outre, grâce au film, *Mémoire promise*², le terrain a fait irruption dans les salles de cours du boulevard Raspail à Paris : une autre forme de terrain partagé.

1. *Traces*, 62mn, 2012, production CNRS Images, avec la participation du Ministère de la Culture.

Voir aussi le livre, tiré du journal de terrain : de la Soudière M. 2013, *Sur les traces de Mario Ruspoli. En Lozère. Retour sur Les Inconnus de la terre*, Yellow Now « Côté cinéma ».

Au sujet de la fabrique du film : de la Soudière M. 2015, « Film à film, 1961 / 2011, la Lozère revisitée. À la recherche des *Inconnus de la terre* de Mario Ruspoli », in *ethnographiques.org*, 30. Mondes ethnographiques.

2. *Mémoire promise*, 2014, production CNRS Images, avec la participation du Ministère de la Culture.

Le nouvel an chinois à Paris



La mairie d'Aubervilliers reçoit les associations (2015)
© Jean-Christophe Monferran

Cet événement est l'occasion d'un formidable défilé que des dizaines de milliers de gens viennent suivre. Le terrain de Jing Wang, doctorante en anthropologie, est vaste : il est constitué d'associations culturelles et/ou religieuses, avec leurs interlocuteurs, élus, partis politiques, etc. Il y a un véritable calendrier : les vœux des partis politiques, le soir du nouvel an ; les invitations officielles à la Mairie de Paris ou dans les arrondissements, le jour même du défilé ; enfin, le jour du défilé. Il y a le travail dans l'intimité des associations et, à l'inverse, dans le tumulte de la manifestation où nos deux caméras³ se mélangent aux caméras de télévisions, françaises et chinoises, à celles des associations, sans compter la multitude de téléphones portables. Là, personne ne nous demande qui nous sommes, certains nous reconnaissent, les caméras font partie du dispositif. Ce travail s'est traduit par une expérimentation, un travail exploratoire, non pas un film mais un web-documentaire de recherche⁴. Le plan est parfait-

tement lisible, comme le sommaire d'un livre ; de courts textes accompagnent les séquences à la manière des textes de cartels pour accompagner des objets dans une exposition.

Et là, apparaît le terrain décortiqué, mis à jour, révélé. Support d'étude à présent, le matériau a été réduit, publié et se donne à être vu, revu et analysé.

Carnavals et Fêtes de l'Ours dans une vallée pyrénéenne



Les acteurs de la fête de l'Ours de Saint-Laurent-de-Cerdans, 2018
© Jean-Christophe Monferran

Cette dernière expérience relève non seulement d'un terrain partagé mais aussi d'un terrain collectif avec une dimension participative. En 2014, trois villages d'une vallée pyrénéenne, le Vallespir, ont décidé de faire inscrire leurs Fêtes de l'Ours sur la liste représentative du Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco. Claudie Voisenat, ethnologue détachée du Ministère de la Culture, et moi-même partageons depuis l'origine ce terrain, en étant impliqués dans une démarche conjointe d'anthropologie collaborative. Elle aide les communautés à construire leur dossier tout en faisant l'ethnographie d'une procédure dont elle est elle-même l'une des actrices. Je filme le déroulement de la candidature (réunions publiques, comités de pilotage...) et tout ce qui, de près ou de loin, influe ou peut influencer sur la procédure, les événements qui rythment la vie de ces villages, les préparatifs des fêtes, les fêtes elles-mêmes. Cette captation participe pleinement de l'analyse, constituant une sorte de journal de terrain visuel. Parallè-

lement, je réalise pour les communautés l'archivage audiovisuel de cette procédure entamée il y a maintenant cinq ans. Ce terrain est non seulement partagé mais collectif et même participatif : nous avons en effet formé des acteurs locaux pour qu'ils réalisent eux-mêmes des enquêtes. D'autres caméras ont aussi été mobilisées en particulier celle du réalisateur du film destiné à l'Unesco. Des étudiants, pendant ou en dehors des Fêtes de l'Ours, sont conviés à des ethnographies filmées. Des projections intermédiaires, le plus souvent publiques, ont lieu régulièrement, constituant autant de moments où chacun, acteurs ou analystes, peut mesurer l'apport de ce terrain largement partagé.

3. Très vite Jing Wang, et c'est une autre spécificité de ce terrain, a demandé à se familiariser avec la prise de vue.

4. Wang J., Monferran J.-C. 2015, « Le Nouvel An chinois à Paris. Un web-documentaire », in *ethnographiques.org*. Mondes ethnographiques.

contact&info

► Jean-Christophe Monferran,
IIAC

jean-christophe.monferran@ehess.fr

CAMPUS CONDORCET # PERSPECTIVES

Le Référentiel d'identités du Campus Condorcet : donner accès aux services et permettre à l'utilisateur de maîtriser son identité

Afin d'identifier ses usagers et de leur donner accès à des services, l'établissement public Campus Condorcet (EPCC) construit son référentiel d'identités, en s'appuyant sur l'identité d'origine de la personne, via les annuaires de leurs établissements.

Un outil central pour l'accès aux services

L'annuaire des usagers du Campus Condorcet — ou Référentiel d'identités — sera mis en œuvre dès le mois de décembre 2018, à l'occasion du lancement de la campagne d'inscription des futurs résidents. Il permettra à l'EPCC d'identifier les futurs usagers pour qu'ils puissent, à l'ouverture du Campus, occuper les espaces qui leur sont dédiés, tels que les bureaux ou tout autre espace sur contrôle d'accès. Les services, qu'ils soient dédiés à l'occupation des locaux (réservation d'espaces, support et logistique...) ou aux activités scientifiques (les services documentaires par exemple), pourront s'appuyer sur ce référentiel pour préciser et fluidifier les processus métiers (réservation, interventions, prêts...). Chaque usager pourra s'authentifier sur les services numériques qui lui sont dédiés, de manière unique et sur la base du compte informatique fourni par son établissement, grâce à la fédération d'identités Renater.

« Partant de zéro » en 2016, l'urbanisation des systèmes d'information du Campus Condorcet visait principalement à identifier les référentiels de données principaux, pour être en capacité, à l'ouverture, de déployer les services numériques indispensables. Très tôt, l'exigence d'un référentiel d'identités s'est imposée aux équipes de l'établissement.

Le Campus Condorcet souhaitait identifier différents scénarios pour construire un annuaire inter-établissements. Il travaillait sur deux voies complémentaires : un approvisionnement automatique depuis les annuaires des établissements, d'une part ; des processus d'inscription pour les invités et les lecteurs de la bibliothèque, d'autre part.

Le scénario d'approvisionnement automatisé, souvent mis en œuvre au sein des COMUE, est rapidement paru irréalisable. En effet, la population du Campus — en dehors des agents de l'Ined,

Qui sont les résidents du Campus Condorcet ?

Les résidents du Campus sont les membres (chercheurs, enseignants-chercheurs, personnels de soutien à la recherche et administratifs, et doctorants) des établissements et des unités de recherche hébergées sur le Campus Condorcet ou des structures installées dans l'Hôtel à projets.

qui s'installe en totalité — s'appuie sur la composition des unités de recherche accueillies, qui recouvre de manière partielle et très variable celle des établissements. Délimiter finement cette population au sein de ceux-ci s'avère extrêmement complexe, voire impossible. Interfacer des annuaires LDAP (*Lightweight Directory Access Protocol*) posait par ailleurs des problèmes de sécurité évidents, l'annuaire contenant notamment les mots de passe des utilisateurs. Enfin, s'affranchir du consentement de l'utilisateur pour le transfert de ses données personnelles exigeait des formalités importantes et contrevenait au principe premier de la loi Informatique et Libertés de 1978 et du Règlement européen sur la protection des données (RGPD).

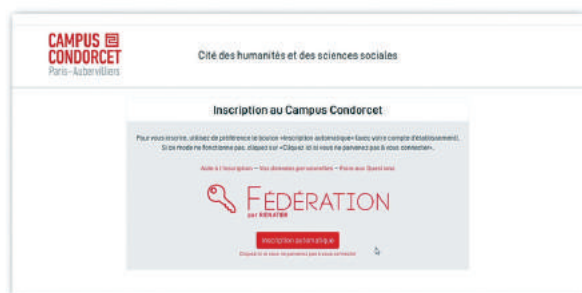
Une inscription au Campus via votre compte établissement...

Sur ce constat, le scénario d'inscription, prévu initialement pour les chercheurs invités et lecteurs de bibliothèque non-résidents du Campus, a été étendu à l'ensemble des futurs usagers du Campus, car il apportait des garanties techniques, juridiques et organisationnelles majeures.

Son architecture technique s'appuie sur la fédération d'identités, à laquelle souscrivent non seulement la quasi-totalité des établissements universitaires et de recherche français (Fédération Renater), mais aussi de nombreux établissements à l'international (interfédérations Edugain). Elle permet une inscription au Campus Condorcet depuis l'identité d'origine (compte d'établissement), la création d'un compte Campus sur la base des informations d'origine (attributs SAML) et l'authentification déléguée, sur la durée, à l'établissement d'origine (authentification chiffrée et signée). L'identité Campus devient une identité « pivot », articulée sur des identifiants et des attributs normalisés (schémas LDAP *EduPerson* et *Supann*). À l'international, d'autres projets ont vu le jour sur des principes techniques similaires, à l'échelle nationale (Eduld en Suisse, Consortium SWITCH), internationale (EduTeams, Consortium Geant) ou à l'échelle d'un campus (*University of California*, dès 2011).

Sur le plan juridique, un processus volontaire d'inscription présente de bien meilleures garanties de respect de la réglementation sur la protection des données personnelles, puisque le transfert des données de l'établissement vers le Campus Condorcet se fonde sur le consentement de la personne concernée, qui visualise les données transmises et peut immédiatement, pour certaines, les corriger. La construction de l'identité

Page d'accueil de la plateforme d'inscription



Votre inscription sera accompagnée par  RENATER

La plateforme d'inscription au Campus Condorcet, ouverte courant novembre 2018

pivot Campus Condorcet s'appuie ainsi sur un nombre restreint d'attributs permettant :

- d'identifier la personne de manière unique (nom, prénom, date de naissance, affiliations) ;
- de communiquer avec elle (adresses courriel, postale et numéro de téléphone) ;
- de construire son profil (enseignant, chercheur, étudiant, BIATSS, etc.).

Ces données sont poussées à la volée par l'annuaire d'origine, présentées à l'utilisateur, puis enregistrées dans l'annuaire du Campus. Le fait de pouvoir s'authentifier, avec son compte d'origine, sur les services en ligne du Campus, facilite grandement le quotidien de l'utilisateur (un seul mot de passe) et renforce le sentiment d'affiliation sur la base d'un lien tripartite (Établissement – Usager – Campus), dont l'usager reste le pilote (gestion de l'identité dite « centrée usager »).

Sur invitation de vos référents...

Sur le plan organisationnel, le scénario d'inscription a révélé des qualités inattendues, permettant de résoudre les difficultés d'identification des usagers. L'inscription des « résidents », membres des unités de recherche, se fait en effet sur invitation. L'établissement public n'ayant aucune légitimité à identifier ces

personnes, un réseau de « référents inscriptions » a été mis en place. Désignés par les établissements, ils doivent :

- identifier prioritairement, au sein des unités de recherche, les personnes auxquelles un bureau nominatif sera mis à disposition ;
- les inviter à s'inscrire sur une plateforme en ligne dédiée ;
- enfin, valider leur inscription.

Cette organisation, qui mobilise plusieurs niveaux institutionnels (établissements, unités de recherche, EPCC), permet de maîtriser la gestion des identités et de s'adapter aux caractéristiques humaines des unités ; tous leurs membres disposeront, à terme, d'une identité Campus leur permettant d'accéder aux différents services du Campus.

Dès cette fin d'année 2018

La première campagne d'inscription sera lancée en cette fin d'année afin de préparer, dans de bonnes conditions, l'installation des premiers arrivants sur le Campus. Elle sera accompagnée d'autres vagues d'invitations pour l'ouverture du Campus à la rentrée 2019, puis d'invitations au fil de l'eau selon les besoins.

Le référentiel d'identités du Campus sera alors interfacé avec un référentiel de données immobilières permettant de décrire tous les espaces du Campus, d'affecter les bureaux et d'inventorier les équipements (salles, équipements informatiques et audiovisuels, etc.). Appuyés sur ces référentiels et organisé autour d'applications métiers (planification et réservation de salle, gestion de demandes d'intervention, catalogue et outils documentaires) comme de capacités de stockage (*Drive*), les services du Campus Condorcet seront accessibles aux usagers au travers d'un portail mis en ligne dès l'ouverture du Campus.



Guide d'inscription au Campus Condorcet

contact&info

- Gautier Auburtin,
Responsable des systèmes d'information
Délégué à la protection des données
gautier.auburtin@campus-condorcet.fr
- Pour en savoir plus
<https://www.campus-condorcet.fr/>

UN CARNET À LA UNE



Déjà Vu

Sur la plateforme Hypothèses depuis octobre 2014, le carnet *Déjà Vu* est une ressource essentielle pour toutes les personnes intéressées par les études visuelles. Initié par Patrick Peccatte, ancien professeur de mathématiques aujourd'hui informaticien, il illustre parfaitement les possibilités offertes par les approches participatives. En effet, en complément de la lecture des billets, les lectrices et les lecteurs — qu'ils soient chercheurs/chercheuses, amateurs/amatrices, universitaires ou non — peuvent participer via les commentaires à de nombreuses discussions autour d'une variété de sujets tels que, par exemple, les [représentations de Jeanne d'Arc](#) ou encore le [casque de Dark Vador](#).

Déjà Vu est aussi un lieu de réflexion sur le *crowdsourcing*, activité développée sur le web où les contenus sont générés par les utilisateurs. Cette dimension du carnet prend corps dans les nombreux billets consacrés au projet *PhotosNormandie* — démarré en 2007 et toujours actif aujourd'hui. Ce projet patrimonial

d'indexation contributive vise à améliorer les légendes de différents corpus de photographies et de films historiques couvrant le débarquement de Normandie. Patrick Peccatte parle notamment de « redocumentarisation », c'est-à-dire l'action de « retravailler un document ou un ensemble de documents numérisés de façon à les enrichir de descriptions (métadonnées) nouvelles et à réarranger et relier leurs contenus ». Le travail des soixante-dix contributeurs de ce projet a, en particulier, permis d'enrichir de façon conséquente 9500 légendes de films et photographies.

Mais les thématiques abordées sur *Déjà Vu* dépassent largement celles de la [guerre](#) et de la Normandie. Bases iconographiques, *pulp*s et *comics* ([L'imagerie des dinosaures](#)), culture populaire ([Les clowns tueurs](#) ou [L'évolution des martiens](#)), patrimoine ([La tapisserie de Bayeux](#)), cinéma de genre ([la Nazisploitation](#)) sont aussi des sujets régulièrement abordés au sein des 142 billets publiés à ce jour. Patrick Peccatte en propose par ailleurs un [best-of](#).



Déjà Vu est ainsi une porte d'entrée, particulièrement accessible, sur les études visuelles, porte que nous invitons à pousser tant pour la richesse que pour la qualité de l'approche scientifique proposée.

Céline Guilleux et Marion Wesely

contact&info

► Patrick Peccatte,
peccatte@softexperience.com
► Pour en savoir plus
<https://dejavu.hypotheses.org>
<https://www.openedition.org/14205>

contact&info

► Céline Guilleux
celine.guilleux@openedition.org
OpenEdition
► Pour en savoir plus
<http://www.openedition.org>
<http://cleo.openedition.org>

Crédit bandeau : Roy Lichtenstein, Look Mickey, 1961, huile sur toile, 121,9 x 175,3 cm, National Gallery of Art, Washington D. C.

la lettre de l'InSHS

- **Directeur de la publication** François-Joseph Ruggiu
- **Directrice de la rédaction** Marie Gaille
- **Responsable éditoriale** Armelle Leclerc armelle.leclerc@cnrs-dir.fr
- **Conception graphique** Sandrine Clérisse & Bruno Roulet, Secteur de l'imprimé PMA
- **Graphisme Bandeau** Valérie Pierre, direction de la Communication CNRS
- **Crédits images Bandeau**
© Photothèque du CNRS / Hervé Théry, Émilie Maj, Caroline Rose, Kaksonen
- **Pour consulter la lettre en ligne**
www.cnrs.fr/inshs/Lettres-information-INSHS/lettres-informationINSHS.htm
- **S'abonner / se désabonner**
- **Pour accéder aux autres actualités de l'InSHS**
www.cnrs.fr/inshs
- **Retrouvez l'InSHS sur Twitter** [@inshs_cnrs](https://twitter.com/inshs_cnrs)

Institut des sciences humaines et sociales CNRS

• 3 rue Michel-Ange 75794 Paris cedex 16 •

ISSN : 2272-0243